

# « Nous viendrons à bout de ce mur »

Une initiation au bricolage entre femmes



Travail de Bachelor effectué dans le cadre de la formation  
à la Haute école de travail social de Genève

Alice CRÉTÉ – FTP15 – ASC

Sous la direction de Iulia HASDEU

Genève, janvier 2020

Les opinions émises dans ce travail n'engagent que leur autrice

**h e t s**

Haute école de travail social  
Genève

## Résumé

Bricoler est une activité utile, qui permet de transformer son environnement et réparer les objets du quotidien. Cette activité, liée à des outils et à des gestes techniques, est l'apanage des hommes dans notre société. Les femmes doivent leur demander leur aide, et, au contraire d'une complémentarité des tâches, c'est le reflet des inégalités structurelles qui maintiennent la dépendance et la domination du groupe des femmes par le groupe des hommes.

La présente recherche porte sur les inégalités entre femmes et hommes qui structurent la société capitaliste, et la manière dont les apports du bricolage peuvent subvertir ce rapport social délétère.

C'est pourquoi je me suis posé cette question : « Outre l'apprentissage de gestes techniques, qui peuvent rendre plus autonomes les personnes qui pratiquent le bricolage, qu'est-ce qu'apporte cette pratique, lorsqu'elle est découverte en groupe et entre femmes, en terme d'émancipation individuelle et collective ? »

Depuis 2017, j'anime un atelier d'initiation au bricolage dans un centre de loisirs, gratuit et entre femmes. J'ai suivi un groupe pendant un trimestre, ce qui m'a permis de constater sur le terrain leurs raisons de bricoler et les obstacles particuliers à surmonter quand on est une femme. Quatre participantes ont été interrogées et deux discussions collectives ont été menées. Les observations de terrain ont servi à alimenter cette recherche, qui a elle-même servi à améliorer l'atelier.

Bricoler permet de sortir d'un rôle de femme « faible » et « incapable ». Les conditions de l'initiation – ici, en groupe, entre femmes, et gratuitement – portent déjà les germes d'une émancipation future. Et elles reflètent les valeurs de l'animation socioculturelle, parmi lesquelles la solidarité, la tolérance et le respect. Ma recherche montre que bricoler n'est pas sorcier, mais qu'il faut des occasions pour l'expérimenter.

## Remerciements

*J'ai pensé à Zig Blanquer pendant toute la rédaction de ce travail de Bachelor, qui a ouvert la voie à la transmission.*

*Je remercie Mona, Lou, Oyona et Kamila (prénoms d'emprunt) qui ont répondu à mes questions, ainsi que toutes les participantes des ateliers Boîte-à-outils et mes amies, du bâtiment ou bricoleuses du dimanche, qui m'ont inspirée. Je remercie aussi Nico, Rinema et Ludi pour leur soutien et relecture, ainsi que Mathieu, Jules et Polska. Et bien sûr les Créateliens.*

## Table des matières

Résumé.....	2
Remerciements.....	3
1 – L’initiation au bricolage entre femmes, au croisement de la théorie et de la pratique.....	6
1.1 Une expérience professionnelle particulière .....	6
1.2 L’origine de mon projet de Bachelor : un terrain expérimental.....	7
1.3 Expérience depuis trois ans .....	8
1.4 Comprendre le contexte .....	8
1.5 Terrain de recherche .....	10
1.6 Sources multiples .....	12
1.7 « Politique du terrain » .....	14
2 – Rapports sociaux de sexe et division sexuée du travail .....	16
2.1 Les rapports sociaux de sexe.....	17
2.1.1 Quel est ce rapport, quels sont ces rapports ? .....	17
2.1.2 Matérialisme.....	18
2.1.3 Intérêt d’une approche matérialiste pour le travail social .....	19
2.2 Division sexuelle/sexuée du travail.....	20
2.3 La complémentarité, une faiblesse d’analyse ?.....	22
2.4 « Les Mains, les outils, les armes ».....	24
2.4.1 L’outil et le geste technique sont produits socialement .....	25
2.4.2 La force physique est aussi une construction sociale.....	27
2.4.3 Le bricolage : une activité masculine.....	29
2.5 Atténuation des dépendances .....	31
3 – Des femmes bricolent.....	33
3.1 Pourquoi bricoler ?.....	33
3.1.1 Autonomie .....	34
3.1.2 Économies .....	35
3.1.3 Écologie.....	36
3.1.4 Créativité .....	37
3.2 Obstacles à surmonter .....	38
3.3 Plaisir.....	42
3.4 Le bricolage, un territoire de pouvoir masculin .....	43
3.4.1 Mystère entretenu par les hommes.....	44
3.4.2 Mystère dissipé par les femmes .....	46
3.5 Les conditions sous lesquelles l’initiation demeure possible.....	47

3.5.1 Se donner les moyens : les valeurs de l'animation socio-culturelle.....	47
3.5.2 Les spécificités d'une initiation entre femmes .....	49
4 – Le bricolage : un possible levier de changement social ? .....	51
4.1 Dépossession du travail des mains .....	51
4.2 Relier théorie et pratique .....	52
4.2.1 Plusieurs définitions de l'émancipation .....	52
4.2.2 L'émancipation : une notion inspirante pour le travail social.....	54
4.3 L'émancipation par le bricolage.....	55
4.3.1 L'habileté et les habiletés.....	55
4.3.2 Transmission à un groupe.....	57
4.3.3 Partager en confiance .....	58
4.3.4 Progresser ensemble.....	59
4.4 Meilleure vie .....	60
5 – Nous viendrons à bout de ce mur, avec l'outillage nécessaire.....	62
Bibliographie.....	64
Annexe 1 – Flyer du premier atelier (2017).....	67
Annexe 2 – Rapport d'activité de la FASe 2018 .....	68
Annexe 3 – Lettre aux participantes.....	69
Annexe 4 – Questionnaire terrain.....	70
Annexe 5 – Extrait du bilan pour le financement par le fonds FACS .....	71

## 1 – L’initiation au bricolage entre femmes, au croisement de la théorie et de la pratique

### 1.1 Une expérience professionnelle particulière

Charpentière pendant dix ans (2005-2015), j’ai développé une sensibilité à ce que signifie « exercer un métier d’homme » quand on est une femme, et d’autant plus lorsqu’il s’agit d’un métier manuel. J’ai observé, dès le début de ma formation en charpente traditionnelle-bois, à la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment, par chance avec une autre collègue femme, et amie, les différences dans l’apprentissage que nous opérons, elle et moi, les deux seules femmes, par rapport à nos collègues masculins. Pour persévérer dans cette voie, il a fallu que je me construisse un cadre argumentatif et affectif suffisamment fort pour dépasser les multiples obstacles sociaux et personnels qui se sont dressés sur ma route. J’avais déjà 25 ans, et j’avais choisi de me réorienter après une formation universitaire de géographie humaine, ce qui me donnait le recul nécessaire. Depuis le début, j’ai eu à cœur de transmettre mes savoir-faire à d’autres femmes, d’abord dans un cadre amical et militant, puis en en professionnalisant l’approche, avec toujours comme exigence la gratuité et comme ambition la convivialité et l’autonomie.

Cette expérience professionnelle m’a permis de faire des liens entre plusieurs aspects que je vais développer ici. D’abord, j’ai des compétences techniques particulières, qui ne sont pas théorisées, mais constituent un savoir pratique. Ces compétences, je les ai acquises et améliorées dans un cadre particulier, celui d’avoir exercé mon métier en tant que « femme charpentière ». Ensuite, ce métier, je l’ai exercé aussi en tant que féministe et anarchiste. J’ai travaillé dans le bâtiment, mais c’est par un engagement anti-capitaliste, et opposée à la forme d’organisation sociale où les hommes détiennent et exercent le pouvoir, le patriarcat, que j’ai pu utiliser mes compétences professionnelles à d’autres fins que le seul salaire. Les chantiers sont devenus, pour moi, un terrain d’expérimentation sociale, de solidarité, de réalisation de soi pour des personnes victimes de l’exclusion. J’ai coordonné des chantiers d’insertion socioprofessionnelle, et, constatant les effets positifs du travail manuel sur les groupes, j’ai facilement fait des liens avec l’éducation populaire, d’autres façons de travailler et de mener à bien des entreprises collectives. Puis, plus tard, avec l’animation socioculturelle, lorsque j’ai travaillé dans un centre de loisirs et été en contact avec l’équipe d’animation.

## 1.2 L'origine de mon projet de Bachelor : un terrain expérimental

J'anime un atelier régulier, La boîte-à-outils, un atelier d'initiation au bricolage pour femmes aux Créateliens, un centre de loisirs genevois, chaque semaine depuis avril 2017 (voir Annexe 1). Il vise à rendre plus autonomes des femmes adultes face aux réparations et aménagements au quotidien (poser une étagère, restaurer un tabouret, déboucher un évier, réparer un tiroir, changer la prise d'une lampe...), à les encourager à bricoler, à se servir d'outils. L'idée est de développer leurs capacités techniques, grâce à la transmission de mes savoir-faire, et à partir de mes observations, notamment sur les différences d'apprentissage de ces gestes entre les hommes et les femmes. Le centre de loisirs permet de créer un cadre propice à l'entraide, l'objectif étant de favoriser l'apprentissage grâce à une dynamique de groupe entre femmes, sans jugement et sans peur de l'échec.

A chaque discussion de bilan, au terme de trois mois de participation à cet atelier d'initiation, des participantes ont témoigné qu'elles avaient plus confiance en elles-mêmes, qu'elles se sentaient capables de faire des choses qu'elles n'avaient pas imaginé pouvoir faire. Et également qu'elles se sentaient moins dépendantes d'hommes de leur entourage (mari, fils, amis). Ce sont ces témoignages qui m'ont fait réfléchir à ce que peut représenter, pour une femme, hors du cadre professionnel, l'utilisation d'outils, et de faire par elle-même des gestes qu'elle croyait être le domaine réservé des hommes. C'est une idée que la société véhicule, alimentée par une dévalorisation par les femmes elles-mêmes de leurs capacités et habiletés. J'ai questionné ici ce que leur a apporté cette pratique, en groupe et entre femmes :

*Outre l'apprentissage de gestes techniques, qui peuvent rendre plus autonomes les personnes qui pratiquent le bricolage, qu'est-ce qu'apporte cette pratique, lorsqu'elle est découverte en groupe et entre femmes, en terme d'émancipation individuelle et collective ?*

Au départ, j'avais une intuition, qui m'a fait concevoir cet atelier et le proposer au comité de l'association, où je travaillais comme professeure de l'atelier bois pour les enfants. J'avais déjà en tête les éléments qui composent aujourd'hui ma recherche, et qui figurent dans la question de départ : l'apprentissage des gestes techniques du bricolage rendent plus autonomes ; le fait que l'atelier doit être un moment collectif, gratuit, évidemment entre femmes seulement ; et l'engagement personnel pour me mettre au service des participantes, leur être vraiment utile, pour qu'elles soient plus autonomes, plus indépendantes, dans une volonté d'autonomie, avec un point de vue féministe des rapports qui sous-tendent nos vies et créent des inégalités. Nadège Rosini, l'animatrice référente m'a aidé à construire le projet. J'avais dû justifier qu'il nécessitait des groupes composés exclusivement de femmes, ce qui est contradictoire avec les valeurs du lieu, consistant à accueillir tout le monde sans discrimination (voir 3.5.2).

Ce n'était pas structuré, c'était plutôt un succession d'émotions, sédimentées les unes après les autres, et de moments d'échange au sein de l'atelier, qui me donnaient envie de continuer. Les retours des participantes m'encourageaient. Avec une cinquantaine de participantes depuis 2017,

j'ai pu approfondir ma connaissance des femmes participantes et de leur rapport au bricolage, ainsi que des moyens de transmettre quelques-unes de mes compétences, adaptées à un usage quotidien.

### 1.3 Expérience depuis trois ans

En questionnant les participantes à l'atelier sur leurs freins, sur leurs peurs, sur leurs expériences, j'ai relevé de nombreux points communs. Je pouvais souvent m'identifier à elles, malgré des contextes différents. Les histoires des unes faisaient écho à celles des autres, au sein du même groupe, ou d'un groupe à l'autre. Les observer m'a donné aussi des informations sur leur manque de pratique, visible au positionnement du corps qui ne permet pas de déployer sa force, par exemple, ou leurs peurs, exprimées en mots, mais aussi observables par leur retrait, la façon de regarder les machines-outils ; mais aussi leur motivation, ces grands gestes, parfois trop pressés, la fierté de l'une qui se transmet par le sourire aux autres. J'ai également fait évoluer, chaque trimestre, ma façon de transmettre, d'enseigner, de faire pratiquer le bricolage. Le contenu et la manière de transmettre a été améliorée à chaque groupe, mais aussi d'un groupe à l'autre : j'ai affiné les explications, modifié les exercices pratiques, pour mêler la théorie et la pratique et amener les participantes à s'approprier le bricolage.

D'une simple intuition, j'en ai tiré une conviction. En tant que femmes, nous sommes tenues éloignées du bricolage et d'un savoir pratique qui nous empêche de nous débrouiller seules, et pourtant nous sommes capables de bricoler et de prendre confiance en cette capacité en trois mois. Il manque donc un simple moment de partage pour commencer, pour essayer, et changer l'état de fait initial. Je retire de cette expérience un sentiment de fierté d'avoir pu contribuer à l'autonomisation de quelques femmes. Ces femmes ne sont pas éloignées du bricolage parce qu'elles n'ont pas assez de force ou ne sont pas assez techniciennes, ou qu'elles sont trop fragiles, mais parce qu'elles n'ont pas eu l'occasion de pratiquer.

### 1.4 Comprendre le contexte

Au départ, ce qui me paraissait le plus important était la transmission, l'enseignement, les questions pratiques. J'ai lu des ouvrages et articles sur le bricolage, sur la pédagogie, la formation pour adultes. Je suis personnellement passionnée par la réalisation d'aménagements intérieurs, la réparation d'objets cassés ; j'y passe une partie de mon temps libre. J'aime cette activité. En lisant Crawford (2016), qui a délaissé son métier intellectuel pour devenir garagiste, en y déployant son intelligence, je pensais être sur la bonne piste.

En m’observant moi-même, j’ai dû me rendre à l’évidence : ma façon de transmettre, d’écouter les demandes des participantes et d’y répondre, ne portait pas seulement sur des questions techniques, ou un certain rapport aux objets et aux outils, mais bien plus sur tout l’implicite de nos conceptions, nos réactions, nos expériences de femmes dans cette société. Apprendre à bricoler à des femmes était pour moi une évidence, non questionnée. Je me contentais de mon intuition pour justifier cet atelier, d’une analyse militante aux contours flous, et même, pour être honnête, d’un parti pris affectif, car j’apprécie les moments de partage entre femmes. Il a donc fallu que je décide d’un début pour dérouler le cadre théorique dans lequel situer cette recherche de terrain. C’est la question de l’inégalité entre les femmes et les hommes qui m’a préoccupée, mise en regard avec mon expérience professionnelle dans un métier de la construction, donc un métier majoritairement masculin.

### *Socialisation différenciée*

Au cours de ma formation théorique à la Haute école de travail social, j’ai appris la notion de socialisation différenciée. Ayant un enfant fréquentant une crèche pendant la même période, j’ai pu apprécier la pertinence de cette notion. Elle me paraît utile pour décrire plutôt des conséquences qu’une analyse des mécanismes sociaux qui produisent cette différenciation. Elle peut expliquer une part des rôles sociaux différenciés, mais elle s’intéresse particulièrement aux enfants, et aux stéréotypes inculqués dès le plus jeune âge. À l’âge adulte, ces stéréotypes sont toujours présents, mais, pour le bricolage, ils deviennent paradoxaux. Par exemple, dans les images publicitaires, il y a de nombreuses femmes représentées en bricoleuses. Autre exemple, il y a une injonction à l’authenticité<sup>1</sup>, qui passe notamment par la personnalisation de son intérieur, dont les femmes sont responsables, et qui peut sembler contradictoire avec la méconnaissance du bricolage par les femmes pour monter des meubles ou accrocher au mur des éléments de décoration. Elles n’ont pas les moyens de cette personnalisation, à moins de faire appel à des hommes, professionnels ou amateurs.

### *Genre*

Au cours de ma vie de femme rebelle au rôle qui m’était assigné, j’ai vu l’intérêt du concept de « genre » et je l’utilise souvent. Le genre se décline dans les sciences sociales, il est un bon outil de compréhension. Il permet de comprendre l’assignation de rôles et statuts sociaux associés aux femmes et aux hommes, au-delà de leurs différences biologiques, mais causées par elles. Mais j’y vois une limite : le genre permet d’étudier surtout les conséquences de cette différenciation. De nouveau, il me manquait les mécanismes de la domination et l’explication des causes. De plus, le terme « genre » est utilisé par de nombreuses institutions et médias, et, dans l’imaginaire social, le rapport de pouvoir et de violence envers les femmes tend à devenir, avec ce terme, un simple fait social. Pourtant, il ne substitue pas à la notion de sexe, comme on pourrait dire « le genre féminin » et « le genre masculin », car c’est un rapport, et je l’ai souvent

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet Boltanski, L. & Chiapello, E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris : Gallimard

vu mal employé. Il y a le même type d'instrumentalisation avec la notion d'*empowerment*<sup>2</sup>, vidé progressivement de son contenu contestataire, qui était pourtant un concept utile aux luttes des minorités, dont les luttes des féministes.

Ma connaissance limitée du sujet et mon désaccord parfois a fait que j'ai plutôt cherché à comprendre le rapport social dont le genre est l'une des formes.

### *Rapports sociaux de sexe*

Je me suis documentée sur les prémisses du féminisme, dans les années soixante et septante. J'ai découvert les notions de « rapports sociaux de sexe » et de « division sexuée du travail ». Pour moi, ces notions appartenaient au passé, à une analyse marxiste de la société qui n'est pas connue pour la prise en compte de la spécificité de l'exploitation des femmes, et à certains partis-pris liés à une époque révolue. Et pourtant, j'ai eu l'impression de découvrir la source des analyses les plus pertinentes d'aujourd'hui. J'y ai trouvé des outils pour comprendre la société actuelle. Comme en bricolant, lorsqu'on utilise un outil à peine amélioré depuis des décennies pour arriver à ses fins, un outil parfaitement adapté pour faire un trou ou couper de la tôle, par exemple. L'innovation n'aurait pas d'intérêt, l'outil ainsi développé remplit déjà parfaitement son rôle. L'article de Paola Tabet *Les mains, les outils, les armes* (1979), m'a donné de nouvelles pistes. Tabet donne une place prépondérante dans son analyse à l'usage des outils, ce qui a orienté ma recherche vers les moyens du bricolage, et vers le matérialisme.

Avec cet apport théorique, j'ai pu tenter de répondre à la question : « Qu'est ce qui fait les inégalités entre hommes et femmes ? ». J'ai apprécié de comprendre (de prendre enfin le temps de comprendre) l'articulation entre les inégalités, les rapports de domination entre groupes sociaux, et les moyens de la domination, c'est-à-dire leur réalisation concrète. Et dans un deuxième temps, j'ai pu y lier mes observations sur une pratique concrète dans laquelle se vivent et se manifestent les inégalités. Finalement, je me suis penchée sur la question de l'émancipation, dans le but de ne pas seulement analyser, mais aussi agir pour changer les choses. Comprendre le cadre, insatisfaisant, et les moyens de sortir du cadre.

## 1.5 Terrain de recherche

Mon terrain est un atelier d'initiation au bricolage, à destination exclusive de femmes, c'est-à-dire de personnes qui se sentent femmes ou ont un vécu de femmes, mené depuis avril 2017, aux Créateliers, un centre de loisirs et de rencontres dans le quartier des Pâquis, à Genève. Pendant trois mois, un groupe de femmes se retrouve pendant deux heures chaque semaine. Dès

---

<sup>2</sup> Calvès, A.-E. (2009). « Empowerment » : généalogie d'un concept clé du discours contemporain sur le développement, *Revue Tiers Monde*, 4, 200, pp.735-749

le départ, un groupe de huit femmes a participé, venant de tous horizons. Huit nous a semblé, à Nadège Rosini l'animatrice référente, et à moi, un bon nombre pour favoriser une dynamique de groupe propice à l'apprentissage. En fonction des semaines, il peut y avoir une ou deux participantes absentes et les activités sont différentes : aucun vendredi ne ressemble à un autre, même s'il y a des points communs. Chaque groupe existe le temps d'un trimestre scolaire. Le centre de loisirs étant fermé pendant les vacances, nous bénéficions des mêmes pauses que les enfants.

J'ai choisi de suivre un groupe qui a participé à l'atelier d'initiation au bricolage du 3 mai au 21 juin 2019, exceptionnellement composé de cinq participantes. C'était un groupe plus petit que d'habitude. Pour les autres trimestres, s'il n'y a que cinq personnes inscrites, on téléphone à celles qui sont en liste d'attente, et on prévient les associations partenaires qu'il reste des places. Les vacances de Pâques étant arrivées tard dans le printemps cette année-là, le trimestre comprenait seulement huit semaines d'atelier. Nous avons donc décidé de laisser à cinq le nombre de participantes. Parmi les participantes, j'ai réalisé quatre entretiens individuels, ainsi que des discussions de groupe.

Au départ, j'avais espéré mener cette recherche à la façon d'une recherche-action. J'ai lu des chapitres du livre de René Barbier *La recherche-action* (1996) ; j'ai trouvé un document de l'ancien directeur de la HETS qui vantait les mérites proprement révolutionnaires de ce type de recherche ; je me voyais actrice « socio-politique », pour, selon des termes cités par Barbier, p.7, « transformer la réalité et produire des connaissances concernant ces transformations. » En tant que femme, j'étais concernée par le fait d'avoir été tenue éloignée des outils pour bricoler, et je considérais ce vécu commun avec les autres femmes – cet apprentissage différencié concernant le bricolage – comme pertinent pour mener une recherche-action. Mais, pour concevoir les termes de cette recherche, le fait d'être enseignante de cet atelier d'initiation m'a empêchée de me projeter dans une forme de réappropriation collective de gestes et d'outils avec les participantes. J'avais déjà de l'expérience, un autre vécu de cette réappropriation, et même une pratique professionnelle. Nous avons un vécu commun avec les participantes de l'atelier, en tant que femmes, mais faussé par notre expérience pratique très dissemblable.

J'ai donc opté pour une forme plus classique : profiter de ma position au sein du groupe des participantes à cet atelier pour leur poser des questions, les observer, les écouter. J'ai pu faire mes observations en parallèle des enseignements, sur la base d'une confiance accordée par elles pour la confidentialité, le respect de leur parole. Ma place au sein du groupe, et le lien établi avec les participantes en tant qu'enseignante, a permis une confiance, une bienveillance mutuelle. Olivier de Sardan écrit que « l'observation participante permet de choisir des interlocut[rices] pertinent[es], et de donner aux entretiens avec [elles] un tour plus conversationnel. » (*La politique du terrain*, p.12). J'ai pu effectivement tisser un lien au cours des ateliers avec la plupart des participantes, autour des questions de bricolage, et également de la place des femmes dans la société. Dans les entretiens, on a parfois fait référence à des discussions passées, au cours de l'atelier.

### *Grève des femmes*

La grève des femmes, le 14 juin 2019, tombait un vendredi, jour de l'atelier de bricolage. Les semaines précédentes, nous en avons parlé, et j'avais annoncé que je ferais grève. Nous avons imaginé une activité que l'on pourrait faire ensemble, dans la rue. Presque toutes les participantes seraient là, solidaires. Nous nous sommes retrouvées aux Créateliers, Judith avait amené des croissants achetés la veille, pour respecter la consigne de ne pas faire travailler les vendeuses non-grévistes le jour J. Nous avons bu des boissons chaudes en discutant, en attendant que les activités commencent sur la place de la Navigation, où nous avons prévu d'amener une planche dans laquelle on planterait des clous pour former les lettres d'un slogan.

J'ai apprécié ce temps, comme volé, réapproprié : le plaisir de faire grève. L'équipe d'animation faisant grève aussi, nous étions seules responsables du lieu. Les militantes qui s'occupaient de la Place de la Navigation, lieu de rencontre des grévistes, venaient chercher du matériel. Nous avons échangé des informations sur la grève des femmes dans les quartiers, puis la discussion s'est engagée sur les plannings, sur la répartition du temps entre hommes et femmes dans les couples et les familles. J'ai parlé de l'étude des emplois du temps relatée par Anne-Marie Devreux dans son article de 2005, *Des hommes dans la famille*. Je leur faisais part de l'impression que l'on pouvait avoir que les pères s'occupent plus de leurs enfants, car quelques hommes s'impliquent effectivement plus, mais surtout on en parle énormément dans les médias. C'est une vision distordue de la réalité, où la grande majorité du travail domestique et parental incombe toujours aux femmes. Je partageais cette découverte avec les participantes de l'atelier, qui, elles aussi, partageaient leurs lectures et leurs expériences sur notre condition de femmes. Puis nous avons rejoint les grévistes de la Place, avec clous et marteaux.

### 1.6 Sources multiples

Depuis 2017, je consigne des observations dans le but d'améliorer l'atelier. Nous collaborons avec l'équipe de l'animation socioculturelle pour orienter ces observations. J'ai récolté des témoignages, en favorisant l'échange au sein de l'atelier, et plus particulièrement pour alimenter les rapports d'activités des Créateliers. De même, pour financer cet atelier gratuit pour les participantes, il a fallu rédiger, sur la base de ces observations de terrain, des bilans trimestriels pour les financeurs, la Fondation pour l'animation socio-culturelle (FASc), via un fonds pour la cohésion sociale, ainsi que pour le bilan annuel et la demande de reconduction du fonds (voir Annexe 2). Nous avons dû trouver nous-même des critères d'évaluation de l'atelier, justifier nos motivations, expliciter nos objectifs. Ces étapes m'ont obligée à prendre du recul, à observer les interactions entre les participantes, à voir ce qui se passe dans le quartier, notamment la collaboration du tissu associatif.

L'article de Jean-Pierre Olivier de Sardan, *La politique du terrain* (1995), m'a convaincue de faire « feu de tout bois » (p.12). Pour lui, « sur un même espace social s'empilent à la fois l'observation participante, les entretiens approfondis, les techniques de recension, la recherche de documents écrits. » (p.18). D'après l'auteur, comme il l'explique p.13, l'enquête de terrain est « fondamentalement polymorphe », et se compose de plus de données que seulement les entretiens et les observations. En ce qui concerne cette recherche, s'y sont glissés des comparaisons, des documents écrits, des ressentis exprimés par les participantes, ou personnels que j'ai noté *a posteriori*, des témoignages, des listes pour tenter de classifier certains éléments, que, mis en regard les uns des autres, j'ai combinés pour y trouver des logiques. Cette combinaison des données, elle était déjà en cours depuis les débuts du projet de l'atelier, en 2017, car j'avais besoin d'affiner, en tant que professeure, aussi bien le concept que le contenu de l'atelier, pensé au plus près des besoins des participantes. Dans ma récolte de données, j'ai donc opté pour une multiplicité de formats et de supports.

#### *Données recueillies collectivement*

J'ai également posé des questions en amont aux participantes, envoyées par écrit au moment de l'inscription (voir Annexe 3). Charge à chacune d'y répondre, à l'oral, au début de l'atelier, comme manière de rencontre. Toutes s'y sont livrées avec honnêteté et simplicité. Il était question de réfléchir à ce qu'elles voulaient « faire, apprendre et essayer » pendant le trimestre, ainsi que de se « rappeler des expériences, bonnes ou mauvaises, concernant des situations de bricolage. » La façon dont les femmes se livraient, et ce qu'elles racontaient, était significatif. J'ai consigné toutes leurs réponses, ainsi que d'autres éléments, dans un grand cahier toujours ouvert pendant les ateliers.

Collectivement, il y a eu des moments d'échange de paroles chaque semaine. D'abord, comme je l'ai mentionné, les attentes et expériences avec le bricolage dès le début, le 3 mai 2019 (avec les cinq participantes). Puis, après les apprentissages des gestes « clouer » et « percer », le 17 mai, autour de la question de leur rapport au bricolage (avec trois participantes), qu'on a pensé comme un *brainstorming*, pour former une réponse collective. Et le dernier jour, le 21 juin 2019, de nouveaux trois participantes ont pu réfléchir ensemble, et donner des réponses individuelles, aux questions suivantes : « Qu'est-ce qui vous paraît essentiel dans cet atelier ? » et « Qu'est-ce qui vous avait décidées à venir ? » pour revenir sur leurs motivations, et tenter de mettre en perspective leurs réponses au début de l'atelier et à la fin.

#### *Données recueillies individuellement*

Individuellement, il y a eu quatre entretiens d'environ une demie-heure, dont trois se sont déroulés dans des bars, et un chez une des participantes (voir Annexe 4). Mon objectif, avec ces entretiens, était d'explorer deux aspects, qui questionnent l'aspect individuel d'une part, et collectif d'autre part. Avec comme base théorique la division sexuée du travail, je trouve pertinent de questionner les femmes sur leur histoire sociale, en tant que femmes, et leur rapport

personnel au bricolage. J'ai cherché à savoir « ce qu'apporte cette pratique, lorsqu'elle est découverte en groupe et entre femmes », et ainsi voir ce que les femmes ont fait de l'enseignement qu'elles ont reçu lors de cet atelier d'initiation au bricolage. La première partie, basée sur l'histoire familiale, l'éducation et l'environnement des participantes lorsqu'elles étaient petites filles ou jeunes filles, questionne la construction sociale, par une socialisation différenciée des hommes et des femmes. Puis je leur ai demandé comment cette activité de bricolage était vécue aujourd'hui par elles. Grâce à cette deuxième partie, j'ai tenté de faire émerger un sens collectif à l'idée de bricoler, de rendre visibles les barrières symboliques, pour les femmes, les empêchant de bricoler, et de considérer différentes façons de voir le monde, une fois ces barrières dépassées grâce à la pratique.

### 1.7 « Politique du terrain »

Plus j'avais d'éléments à analyser, plus je trouvais que ma vision personnelle, mon cadre d'interprétation, était presque entièrement corroboré par les données récoltées. Je me retrouvais dans les dits et les écrits récoltés, je m'identifiais aux participantes, pourtant toutes différentes. Le fait que j'avais voulu mener une recherche-action au départ était souvent dans mes pensées. J'avais eu une intuition : que d'autres femmes auraient, comme moi, l'impression de devenir plus fortes, plus puissantes, en bricolant par elles-mêmes. J'avais apporté cette idée au groupe, qui s'en est saisi, et chaque participante a questionné en retour sa place dans la société. À mon tour, à l'aune de ces questionnements, j'ai dû alimenter un argumentaire, illustrer l'inégalité sociale, démontrer aux participantes leurs capacités, les accompagner et me laisser accompagner par elles.

Pour que cette recherche ne soit pas une auto-justification de mon action, j'ai dû recouper les informations, celles que j'ai produites moi-même, en amont, et celles issues de la collecte sur le terrain. Je me suis laissée gagner par ce que les femmes vivaient, d'une complexité et d'une densité bien supérieure à mon intuition de départ, militante, volontariste. Je me suis contrainte à une certaine discrétion et à une écoute bienveillante. J'ai laissé de la place aux discussions entre participantes, sans mon intervention, et à ce que chacune puisse apporter des sujets à discuter en groupe. Le fait que je prenne des notes régulièrement a plutôt favorisé la parole. En effet, quand j'avais les yeux baissés vers mon cahier, et l'attention visiblement « ailleurs », même un court instant, à plusieurs occasions cela a permis des échanges entre participantes. J'espère pouvoir rendre compte de leur parole et de leurs pensées de la manière la plus fidèle possible.

Chaque femme a une histoire singulière, et même si nous avons des points communs, nous sommes différentes. C'est cela qui est intéressant. Nous vivons dans le même contexte actuellement, mais avec un parcours différent, qui fait que nous donnons de l'importance à un aspect plutôt qu'à un autre, nous sommes plus ou moins sensibles aux manifestations de

l'inégalité, nous avons des corps plus ou moins aptes à certains gestes. Nous avons, en tant que femmes, une perception différente de nous-même, de nous-même bricolant, et de la signification d'un groupe de femmes qui bricole. Mes questions avaient un sujet sous-jacent : qu'est ce qui nous anime ? Quelle légitimité on trouve à bricoler ? En quelque sorte, je voulais découvrir si cet atelier d'initiation était utile pour l'émancipation des femmes.

## 2 – Rapports sociaux de sexe et division sexuée du travail

Au départ de toute ma réflexion sur le bricolage, il y a un cadre formé grâce à des lectures et des analyses militantes, et une évidence que je porte dans mon corps et dans ma vie : il n'y a de différences entre les hommes et les femmes que celles qui sont construites socialement. Selon moi, il y a des différences entre les individus humains, si l'on veut voir des différences, beaucoup de points communs, et des catégorisations qui permettent une hiérarchisation des individus dans des rapports de domination structurant les sociétés. Ces catégories sont inventées, et perdurent, pour que des groupes dominent, et d'autres soient dominés. En tant que femme, blanche, urbaine, diplômée de l'Université, francophone, jeune, féministe, j'appartiens à des catégories qui ont été parfois des avantages, parfois des inconvénients, pour exercer un métier traditionnellement exercé par des hommes. J'ai tiré parti des avantages, subi et joué avec les inconvénients. La seule catégorie au-delà de laquelle je n'ai pu me projeter est que je suis une femme. Il se trouve, de plus, que je suis née avec un appareil génital féminin, et que je me considère comme une femme ; plus exactement, la société me considère comme une femme. Mais, jamais, je n'ai pensé que le fait d'être une femme pouvait m'empêcher d'être charpentière. « Ça fait bizarre de dire charpentière », disent celles, et surtout ceux, pour qui cela ne pose aucun problème, pourtant, de dire « boulangère » : il suffit pourtant de rajouter un « e » pour féminiser le terme dans les deux cas. Symboliquement, une femme charpentière, c'est une rébellion, c'est la sortie d'une catégorie réservée, et il y a donc un problème pour la bonne marche de la société patriarcale. Ce n'est pas par contestation que j'ai exercé ce métier, mais j'ai pu en tirer des exemples pour nourrir mon féminisme.

Danièle Kergoat, dans l'article *Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe* (2000), met des mots sur ce que je ressens directement comme une domination. Elle permet de penser cette domination comme un rapport entre deux catégories sociales, basées sur leurs caractéristiques sexuelles, et qui va au-delà de leurs différences génitales : « Les situations des hommes et des femmes ne sont pas le produit d'un destin biologique mais sont d'abord des construits sociaux. Hommes et femmes [...] forment deux groupes sociaux qui sont engagés dans un rapport social spécifique : les rapports sociaux de sexe. Ces derniers, comme tous les rapports sociaux, ont une base matérielle, en l'occurrence le travail, et s'expriment à travers la division sociale du travail entre les sexes, nommée, de façon plus concise : division sexuelle du travail. » En quelques mots, elle pose les éléments principaux sur lesquels nous reviendrons : construction sociale, groupes sociaux, rapport social, division sexuelle (sexuée) du travail. Ce sont des concepts empruntés à la sociologie, l'histoire, l'économie et l'anthropologie. Des disciplines qui sous-tendent et structurent les recherches du travail social.

Pour commencer, nous allons essayer de définir les rapports sociaux de sexe, pour préciser ce que l'on entend par « division sexuée du travail ». À partir de cette analyse, nous verrons pourquoi, et comment, les outils et le bricolage sont l'apanage du groupe des hommes dans notre société.

## 2.1 Les rapports sociaux de sexe

### 2.1.1 Quel est ce rapport, quels sont ces rapports ?

Rapport conflictuel, antagonique, ou coopération ? Le rapport est, avant tout, un lien, une relation. Il peut être rapport de force, ou, même, au pluriel, des rapports sexuels. C'est la rencontre entre deux éléments distincts. « Le rapport social est, au départ, une tension qui traverse le champ social. Ce n'est donc pas quelque chose de réifiable. Cette tension érige certains phénomènes sociaux en enjeux autour desquels se constituent des groupes aux intérêts antagoniques. En l'occurrence, il s'agit ici du groupe social hommes et du groupe social femmes – lesquels ne sont en rien confondables avec la bicatégorisation biologisante mâles/femelles. » Danièle Kergoat, dans l'article *Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe* (2000), p.82, utilise l'image de la tension, en électricité – une différence de potentiel entre deux points d'un circuit – pour traduire son aspect immatériel. En mécanique aussi, la tension est une force qui agit dans un corps en équilibre. On sent, avec le terme de tension, que ce rapport est complexe, et qu'il est... physique, même s'il n'est pas « réifiable ». Il est immatériel, et il prend corps pourtant, on le ressent. Mon point de vue est celui d'une femme qui a exercé un métier dit « d'homme », la charpente, et qui y a vu les forces qui me contraignaient, en tant que femme, physiquement, symboliquement, socialement. Pour moi, on pourrait qualifier ce rapport de « lutte ». Pour Abdu Gnaba, p.108 de son ouvrage pour une anthropologie du bricolage (2016), « dès lors qu'elle ne se limite pas à la décoration ou aux apprêts, une bricoleuse incarne en soi une notion de défi. »

Selon Kergoat, il y a domination du groupe hommes sur le groupe femmes, et cette domination, inscrite dans le champ du travail, hiérarchise les activités exercées par les hommes et les femmes dans l'ensemble des rapports sociaux. Le travail n'est pas le seul domaine où il y a des rapports sociaux de domination, mais il structure la société, en définit un certain ordre social. En effet, il ne s'agit pas uniquement du travail considéré comme une activité spécifique des individus, dans un rapport salarial, mais du travail comme activité économique globale, qui donne une base matérielle concrète aux rapports entre les individus et entre les groupes sociaux. Christine Delphy, Nicole-Claude Mathieu et Colette Guillaumin, citées par Jules Falquet en 2016, ont été à la base d'un courant de sociologie critique, initié dans les années septante, qui postule qu'« il existe une organisation du travail, une division du travail qui constitue l'enjeu des rapports sociaux de sexe et c'est cela qui fait qu'on est progressivement construit·e et placé·e dans une position d'homme ou de femme. » (*Entretien*, p.4.) Nous y reviendrons.

Kergoat soutient, dans l'article *Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe* (2000), pp.82-83, que les rapports sociaux de sexe, donc les rapports entre le groupe social hommes et le groupe social femmes, sont des rapports antagoniques, qui opposent deux groupes sociaux de façon hiérarchisée. Le groupe des hommes a du pouvoir sur le groupe des femmes et le domine. Le groupe des femmes est dépendant et dominé par le groupe des hommes. Pour elle, c'est une construction sociale, dans le sens que cette domination a une histoire, et qu'elle est

liée à la division du travail, donc aux rapports de production en cours dans la période historique que nous vivons. Les rapports sociaux de sexe sont avant tout des rapports hiérarchisés, comme peuvent l'être les rapports sociaux de « classe » et de « race ». Le capitalisme se développe grâce à ces rapports sociaux inégalitaires, qui sont bien autre chose que des différences biologiques. La « nature » sert de prétexte pour justifier des catégorisations, mais elle n'est pas la cause des différences opérées par et pour le système capitaliste.

### 2.1.2 Matérialisme

Pour Marx, dans sa *Critique de l'économie politique* (réédité en 1993), je comprends que le travail est ce que les hommes et les femmes font pour transformer la matière. Leur matière, leur matérialité, c'est-à-dire leur existence mais aussi leurs conditions d'existence, ils et elles l'opposent à la matière qui est transformée par le travail. Et en changeant la matière, les personnes se changent aussi. Galerand et Kergoat prolongent cette idée dans leur article *Les apports de la sociologie du genre à la critique du travail* (2014). Les rapports sociaux ne sont pas une idéologie, mais une construction sociale qui a une base matérielle : « le « changement des mentalités » ne se fera jamais spontanément s'il reste déconnecté de la division du travail concrète ». Ce sont les principes du matérialisme, en philosophie, mais aussi ceux d'une certaine conception de l'histoire : Galerand et Kergoat considèrent que l'histoire est faite par les êtres humains, et correspond aux moments vécus par elles et eux, à ce qui est produit et la manière de produire à ce moment-là. Si l'histoire émane des sociétés, elle est produite concrètement, matériellement, elle n'est pas seulement pensée. Ni la « nature » et le « hasard », ni l'« idéalisme » et le « naturalisme », ne permettent de comprendre cette histoire. Appréhender de façon matérialiste les rapports sociaux de sexe et la domination d'un groupe sur un autre leur permet d'ordonner, ou, de tenter d'ordonner, des faits historiques, des périodes, pour y donner un sens global. Lorsque Kergoat (dans l'article *Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe*, 2000) parle de « changer les mentalités », il y a une forme de confiance dans l'avenir, dans la prochaine période historique, pour que l'égalité entre femmes et hommes puisse advenir.

Se « départir du naturalisme », c'est une des ambitions du groupe déjà cité, qui s'est organisé autour de la revue *Questions féministes* à la fin des années septante : si l'on considère que les « hommes » et les « femmes » sont produits par des rapports sociaux, ils et elles sont en quelque sorte des concepts. Chaque personne est, en plus d'être une personne bien réelle, un concept, que l'on peut positionner comme sur un plateau de jeu. Dans le grand jeu des rapports sociaux, les personnes occupent des places particulières, non en fonction de qui elles sont réellement, mais de quelle place elles occupent relativement aux autres. De quel « sexe » est la personne importe peu, il suffit d'être considérée comme « femme » ou « homme ». L'exemple des personnes qui, au cours de l'histoire, se sont grimées avec les attributs de l'autre sexe et ont pu vivre une autre vie l'illustre. De même que les pictogrammes sur les portes des toilettes. Une silhouette avec une jupe représente une « femme ». Cela ne veut pas dire qu'il suffit d'avoir une jupe, ou un vagin, pour être une femme, mais cela peut suffire pour être considérée comme

une femme dans les rapports sociaux. Ce n'est pas la nature qui crée les différences, chaque personne étant différente de toutes les autres, mais la société. Il convient donc également de différencier les rapports sociaux des relations sociales, qui sont les liens entre les personnes, toutes différentes.

### 2.1.3 Intérêt d'une approche matérialiste pour le travail social

Cette conception matérialiste me semble intéressante, car elle postule que ce sont les rapports sociaux qui fondent l'organisation sociale. En tant que travailleuse sociale, et non pas sociologue ou anthropologue, cette « entrée » dans la compréhension de la société, non pas par des idées, mais par des éléments structurants que je peux observer directement, que je peux documenter, sur lesquels je peux interroger les personnes concernées elles-mêmes, m'apparaît tout à fait pertinent. Avec cette approche, j'ai, d'une certaine manière, une prise sur la réalité.

Même si les rapports sociaux se jouent à un niveau structurel qui peut me dépasser en tant qu'individu·e, ils ne sont constitués que de ce que nous vivons réellement, effectivement, avec les dimensions matérielles liées à nos situations sociales respectives, en tant qu'hommes et que femmes (Falquet, 2016). Dans le travail social, nous critiquons, à juste titre, la vision néolibérale qui ferait de chaque individu·e un ou une auto-entrepreneuse d'elle-même, comme si les individu·e·s pouvaient tout et dont le seul mérite leur permettrait d'accéder à une vie meilleure. Un article collectif émanant du Centre d'étude des capacités dans les services sociaux et sanitaires, sis à la Haute école de travail social et de la santé de Lausanne (Bonvin *et al.*, 2012) résume en une phrase ce point de vue : « Une [...] tendance à l'œuvre dans les dispositifs d'action sociale concerne l'accent mis sur la responsabilité individuelle au détriment d'une conception impliquant la responsabilité sociale et institutionnelle. » Le matérialisme, précédant le concept de déterminisme social, nous permet de comprendre que nous appartenons à des groupes sociaux, pris dans des rapports sociaux ; et c'est aussi en connaissant ces appartenances que nous pouvons agir dans le travail social.

Je n'ai jamais compris que l'on puisse parler de la « Journée de la femme », par exemple, comme si « femme », au singulier, pouvait recouvrir un quelconque sens social, incarné. En l'utilisant au singulier, j'y ai toujours ressenti comme une négation de la réalité de la vie des femmes, de quoi nos journées sont faites, de nos possibilités et de nos luttes. L'approche matérialiste, au contraire, n'idéalise pas une femme unique, qui représenterait toutes les autres, et qui, par facilité, se réduirait à ce qui fait d'elle un être particulier, comme par exemple, c'est le raccourci le plus facilement pris, le fait qu'elle puisse enfanter. Je ne crois pas qu'il y ait une quelconque « nature féminine », qui fasse que, par essence, les femmes soient différentes des hommes, et c'est pourquoi l'approche matérialiste, qui est aussi anti-naturaliste, me paraît intéressante pour ce que je cherche à comprendre à propos de la pratique du bricolage par les femmes : en quoi nous pouvons bricoler avec les mêmes bras, les mêmes mains et les mêmes cerveaux, qu'on soit homme ou femme. Et les mêmes outils.

Les rapports sociaux de sexe sont donc antagoniques. Monique Wittig dit à ce propos qu'« il s'agit à la fois d'essayer de sortir de ces rapports sociaux, et de les combattre, simultanément. » (Falquet, 2016, p.5.) Une fois définis, succinctement, les rapports sociaux de sexe, rapports de pouvoir et de domination, il nous faut préciser où ils prennent corps : l'organisation du travail est le théâtre de ces rapports. Le travail permet une reconnaissance sociale, une position dans ces rapports. En tant que dominées, les femmes y ont une certaine place, qu'il convient de changer.

## 2.2 Division sexuelle/sexuée du travail

Au départ, je n'avais pas pris la notion de travail comme cœur de l'analyse, le bricolage étant une pratique amatrice par définition, et les femmes ayant une place marginale dans le travail rémunéré. Mais j'ai compris, par exemple, que le travail rémunéré des hommes avait un lien dialectique avec le travail non rémunéré des femmes. De plus, il y a une distinction entre travail « productif » et travail « reproductif » ; le travail reproductif, formalisé dans certaines professions du *care*, majoritairement féminin, pouvant être considéré comme travail même sans être rémunéré. Le travail structure la société, même si les individus ne travaillent pas, ou travaillent de façon non rémunérée... nous nous rapportons au travail ou à son absence, c'est une valeur centrale. Mais je garde un œil critique : la notion de travail n'est plus forcément adaptée. Il aurait fallu passer du temps à en évaluer la pertinence, à y ajouter d'autres éléments de compréhension. Des chercheuses l'ont fait depuis, notamment Colette Guillaumin dès 1992 et Paola Tabet en 2004 (voir bibliographie). Néanmoins, dans les années 80, la notion de « division sexuelle du travail » a permis de comprendre des mécanismes d'oppression du groupe social des femmes, partant sur une base matérielle, sur la réalité vécue par les femmes dans ce système, et c'est cela que je veux retenir. Aujourd'hui on préfère parler de « division sexuée du travail », pour éliminer le lien avec la sexualité qu'on pouvait entendre dans « sexuelle ».

Dans cette analyse, les rapports des groupes sociaux des femmes et des hommes ont une *base matérielle*, c'est-à-dire une réalité physique, des lieux, des instruments, des moyens, dont disposent ces groupes dans la société à chaque époque. Le travail est le cadre de l'expression de ces rapports sociaux. Kergoat parle même d'« enjeu », p.82 : « Ces groupes sont donc en tension permanente autour d'un enjeu, ici le travail et ses divisions. C'est pourquoi l'on peut avancer les propositions suivantes : rapports sociaux de sexe et division sexuelle du travail sont deux termes indissociables et qui forment épistémologiquement système. » En plus des rapports de sexe et de classe, s'imbriquent des rapports de race. Les trois sont, d'après Falquet (Entretien, 2016), « co-formés, co-construits ou imbriqués de manière inséparable. » Pour moi aussi, il paraît impossible d'imaginer combattre l'un ou l'autre séparément, à l'heure de l'économie mondialisée. De plus, d'autres rapports sociaux se mêlent à différents niveaux, tels que le validisme, l'âge, la sexualité. Je ne développerais pas les autres rapports sociaux et me

contenterais d'aborder les rapports sociaux de sexe, mais ce sera une faiblesse de cette recherche.

Dans les rapports sociaux de sexe, le problème n'est pas tant la différenciation des activités – tout le monde ne peut pas savoir tout faire, que le fait que certaines activités soient valorisées et d'autres dévalorisées, et, de ce fait, que les personnes qui exercent ces activités soient valorisées ou dévalorisées, et même dominées et exploitées. Il y a un enjeu autour des activités, car elles sont représentatives du groupe social dont on fait partie. Les personnes, les catégories qu'elles représentent, et les activités qu'elles exercent, se confondent, dans une société hiérarchisée avec des catégories dominantes. Dans l'analyse marxiste utilisée par certaines féministes, il y a un cadre qui implique des dépendances entre groupes sociaux, la production de marchandises, la production de valeur, le corps comme outil de travail, l'appropriation des outils, l'accès aux ressources... C'est très différent si l'on pense aux hommes qui travaillent : ils peuvent coopérer, utilisent leurs corps pour produire, peuvent être propriétaires des « moyens de production » ou vendre leur « force de travail », ils ont des salaires ; les femmes qui travaillent, elles, si l'on suit Guillaumin (*Sexe, race et pratique du pouvoir*, 1992), ne s'appartiennent pas à elles-mêmes, et donc ne peuvent pas vendre leur force de travail. Le travail domestique et le travail du *care* n'ont pas de valeur, il ne peuvent pas être vendus. Elles n'ont pas accès aux ressources, sont limitées physiquement, souvent par la violence, dépendent du travail des hommes et de leurs salaires.

### *Changer de catégorie*

Il y a des catégories distinctes. La séparation et la différenciation sont à la base du système. Si l'on pouvait passer d'un groupe à un autre, tout le système patriarcal s'effondrerait. Même si le travail des hommes et le travail des femmes doivent s'analyser dialectiquement, ils ne sont pas interchangeables. C'est ce qui produit la domination. Quand on veut sortir d'une catégorie, on voit bien que de multiples obstacles se dressent devant nous. En premier lieu, les moyens, qui permettent, ou non, de changer de catégorie. Par exemple, pour changer de métier, les (im)possibilités de formation, le coût de cette formation, mais aussi l'accueil du projet des gens de sa catégorie d'origine (trahison), l'accueil par la catégorie « d'accueil » (défiance, faire ses preuves), la structuration sociale (lieux où se pratiquent ces activités, conditions requises, valeurs symboliques, histoire etc.).

Pour commencer ce travail de Bachelor, j'ai pris en compte ma propre expérience, notamment les éléments qui me paraissent pertinents à propos de la difficulté, pour une femme, d'exercer un métier associé au groupe social des hommes. Pour devenir charpentière, j'ai eu de la peine à trouver une place d'apprentissage. « C'est pour votre fils ? », « votre mari ? » Les employeurs éventuels ne comprenaient pas. A chaque étape, des réponses négatives. Passé un certain cap, on discutait. J'avais des qualités pour le métier, de la motivation, des recommandations. « Que vous soyez une femme, disaient les employeurs, ce n'est pas un problème pour moi, le problème, c'est la réaction de mes employés. » Pendant la formation, les formateurs transmettaient une

culture de la performance, et les responsables m'avaient conseillé de très bons postes « dans les bureaux ». J'objectais. Ils étaient surpris : « Ah bon, vous voulez travailler sur les chantiers ? » Le descriptif de la formation ne laissait pourtant pas de doute. Dans les entreprises, il a fallu aussi que je me protège des blagues sexistes, homophobes, de la valorisation de la force physique au détriment de la réflexion ou de la collaboration, de la témérité. Travailler sans protections (casques, lunettes, barrières de sécurité) pouvait être vu positivement, pour certains collègues. En parallèle, j'ai enduré la valorisation de la précision et la subtilité des femmes, qui me paraissaient tout aussi stéréotypées. Il y avait besoin de distinction, pour mes collègues. On parlait « des femmes », mais je n'étais pas incluse dedans, et c'est pourtant à moi uniquement qu'on en parlait. Certains faisaient office de « parrains » qui voulaient m'aider, mais refusaient mon aide. D'autres me confiaient des tâches de plus en plus dures, pendant que les collègues hommes gardaient leurs tâches habituelles, comme pour me tester. Ma crainte première était de subir des comportements déplacés, sexualisés. Mais on était dans le même bateau, un chantier crée des complicités, on a besoin les uns des autres, et j'ai à peine été draguée. On travaillait comme des hommes, mes collègues voulaient plutôt que je sois comme eux, à trouver drôles les blagues misogynes et travailler durement.

### 2.3 La complémentarité, une faiblesse d'analyse ?

Pour Kergoat (*Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe*, 2000), la connaissance de la société n'est pas suffisante, et c'est pour cette raison que j'utilise son article, qui défend une conception des rapports sociaux de sexe basés sur la réalité sociale, et pas uniquement sur une conception théorique. Pour elle, l'ensemble des connaissances qui sous-tendent la compréhension du monde appartiennent à une société et à une époque, et « [il s'agit] de pouvoir penser l'utopie dans le même temps que l'on analyse le fonctionnement du social. » (p.83). Pour ce faire, elle indique qu'il y a « deux postures de recherche ». La première consiste à considérer que « ce sont les rapports sociaux qui pré-configurent la société. » Les rapports sociaux sont une donnée préalable, au sein de laquelle se répartissent des groupes sociaux. La société existe par les rapports sociaux, les personnes qui naissent « arrivent » dans une société pré-existante, à une certaine place dans ces rapports. Même si chaque personne peut changer des choses dans sa vie, il y a de nombreux éléments qui sont déterminés par la classe, la race, et les sexe, par exemple. C'est le cadre théorique que j'ai choisi pour cette recherche.

La seconde considère que la société est composée d'une « multitude d'interactions », désordonnées, qui « crée, petit à petit, les normes, les règles... [...] Et c'est dans cette dernière perspective, relativement hégémonique dans les sciences sociales actuellement, que l'on est amené à parler, par exemple, de complémentarité des tâches et, par voie de conséquence, à assigner prioritairement aux femmes – et en toute « légitimité » – le travail à temps partiel. » Discuter de la connaissance de la société, comment elle se forme, comment s'en servir, me paraît tout aussi important que la connaissance elle-même. Quels moyens nous donnons-nous

pour l'ancrer dans la réalité ? Pour moi, il est primordial de considérer le plus grand nombre de rapports dans lesquels nous sommes pris·e·s, à différents moments de nos vies, pour essayer de changer ces rapports. Si nous ne savons plus qu'il y a des causes et des conséquences à la domination, tout devient acceptable, et renvoie chaque personne à sa propre responsabilité. C'est un positionnement politique de considérer les rapports sociaux, qui est, pour moi, une des façons de comprendre l'implication dans la cité des travailleurs et travailleuses sociales. Paola Tabet (1979) affirme, elle aussi, que « la division sexuelle du travail doit être analysée en tant que relation politique entre les sexes » (*Les Mains, les outils, les armes*, p.10).

Revenons à la connaissance de la société. Les débats sont vifs sur les rapports sociaux dans les sciences humaines, pas uniquement en sociologie : activités complémentaires, complémentarité, coopération, « rapport harmonieux et réciproque », entraide... C'est à l'aune de ces concepts que la division sexuelle du travail est analysée par les anthropologues et ethnologues jusqu'aux années 70. Tabet donne le contrepoint féministe, et cite Meillassoux (1975) p.6, note 2 : « Rien dans la nature n'explique la répartition sexuelle des tâches, pas davantage que des institutions comme la conjugalité, le mariage ou la filiation paternelle. Toutes sont infligées aux femmes par la contrainte, toutes sont donc des faits de civilisation qui doivent être expliqués et non servir d'explication. » Kergoat apporte un éclairage concernant la division sexuée du travail. Si la notion de travail n'est pas remise en cause, comme on l'a vu, par contre, celle de division peut l'être. À qui profite-t-elle ? La différenciation des activités peut servir une certaine vision des ethnologues (masculins), qui y voient une complémentarité des tâches entre le groupe des hommes et celui des femmes. Or, dès les années 1940, les femmes anthropologues y ont vu, au contraire, des relations de pouvoir : la division sexuée des tâches ou la division sexuée du travail, dans une société, n'est pas une fable égalitaire où chaque personne contribue, mais bien une domination d'un groupe sur un autre.

Paola Tabet, avec son approche ethnologique, et la connaissance des recherches de ses collègues ethnologues, y critique la même chose : les activités et les outils associés aux activités sont observés, analysés, comparés, mais l'anthropologue déplore que cela ne conduise « jamais à remettre en cause d'une façon critique la division du travail en elle-même » (*Les Mains, les outils, les armes*, 1979, p.12). Pour Godelier, un homme anthropologue, cité par Tabet page 7, ce sont des « conditionnements objectifs, matériels, impersonnels, imposés par la nature et par les limites des forces productives », donc des conditions tout à fait objectives, d'après lui, qui conduisent à la division sexuelle du travail. En fait, on constate que les « contraintes biologiques des grossesses et des soins aux enfants » n'empêche pas les femmes de travailler durement, et que c'est bien autre chose qui se passe (elle donne l'exemple de Firth où les hommes esclaves accomplissent les mêmes tâches que les femmes). On pourrait rajouter les périodes de guerre où les femmes ont remplacé les hommes dans les champs et les usines, en plus du travail domestique. Pour Tabet, au contraire de Godelier, « la division du travail n'est pas neutre, [...] il s'agit d'une relation non pas de réciprocité ou de complémentarité mais de domination » (p.10).

De même, Margaret Mead, dès la fin des années quarante, dans son ouvrage *L'un et l'autre sexe* (1966), prouvait que des attributs que nous pensions liés à un sexe avaient pu l'être à l'autre, et que l'aléatoire gouvernait quant à ces prétendues différences, qui servaient, en fait, à créer des distinctions. « [...] Nous nous trouvons donc confondus par l'abondance des preuves en apparence contradictoires des différences qui existeraient entre les sexes. » (p.14.) Alors pourquoi subsiste cette différenciation ? Par facilité peut-être, car « il est bien plus facile d'avoir des enfants et de les élever en stylisant de façon bien distincte le comportement des deux sexes, en leur apprenant à marcher, à s'habiller et à agir de manière dissemblable, et à se spécialiser dans des genres de travaux différents ? » (p.16.) Par exemple le bricolage. Cette approche, qui a inspiré les recherches des années 70 et 80, fait directement écho à mes préoccupations.

Comme réponse à cette question, Marie Duru-Bellat propose, dans l'introduction de son ouvrage *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* (1990, p.14), de faire une « sociologie des sociologues », car, d'après elle, « leur cécité par rapport aux différenciations entre les sexes provient à la fois du fait qu'étant hommes, ils « ne voient pas le problème » (se pensant comme universels et non problématiques, par une identification inconsciente du général et du masculin) et du fait que comme marxistes ils perçoivent le clivage hommes/femmes comme à priori secondaire. » Outre l'amusant de cette proposition, j'y voit l'importance de cultiver un regard critique, même dans le champ de la critique sociale, et sur la façon dont on conçoit la connaissance de la société. Cette proposition revient à dire que les personnes concernées par le fait d'être dominées doivent écrire aussi leur histoire, d'où l'importance des recherches menées par les femmes pour changer une vision masculine (et occidentale) qui se veut universelle.

## 2.4 « Les Mains, les outils, les armes »

Dans son article phare, de 1979, *Les Mains, les outils, les armes*, Paola Tabet a analysé la division sexuelle du travail en partant de l'usage des outils par les hommes et les femmes. En prenant à revers l'idée communément admise à l'époque que les outils sont adaptés aux activités des hommes ou des femmes, dans une optique de complémentarité, elle postule que les hommes et les femmes ont des activités rendues possibles par les outils. Le groupe des femmes a accès à certains outils, les plus rudimentaires, qui favorisent les activités proches de la maison ou du village, qui ne leur permettraient pas de se défendre elles-mêmes, sans améliorations techniques au fil du temps. Elle dit, p.10, qu'en ethnologie, « une faible importance est donnée aux outils et moyens productifs (qui, croit-on, seraient à la portée de tous). » C'est pourquoi elle s'y est intéressée, pour comprendre à quels outils les femmes avaient accès pour leurs activités dites « féminines ».

Et elle en conclue que ces activités sont liées aux outils disponibles, indépendamment de l'activité en tant que telle : « mon travail vise à reconnaître une importance fondamentale au

contrôle des outils et à poser au départ l'hypothèse d'une différence qualitative et quantitative des outils mis à la disposition de chacun des deux sexes ; plus exactement l'hypothèse d'un *sous-équipement* des femmes et d'un *gap* technologiques entre hommes et femmes, qui apparaît dès les sociétés de chasse et de cueillette et qui, avec l'évolution technique, s'est progressivement creusé et existe toujours dans les sociétés industrialisées. » Les outils sont « mis à disposition ». Mais par qui ? Par les hommes qui en contrôlent la production et l'usage avec une autre forme d'outils, qui impose le respect : les armes. La disponibilité des outils est dépendante de la violence, ce n'est pas une simple mise à disposition (pp.44-45). « Le contrôle par les hommes de la production et de l'emploi des outils et des armes est confirmé comme étant la condition nécessaire de leur pouvoir sur les femmes, basé à la fois sur la violence (monopole masculin des armes) et sur le sous-équipement des femmes (monopole masculin des outils) » (p.50).

Dans le cadre de la division sexuée du travail, il apparaît opportun de considérer que les outils, et plus exactement les outils et leur utilisation, sont importants pour comprendre les activités possibles des femmes et des hommes, et la domination du groupe des hommes sur le groupe des femmes. Outre les outils, je voudrais réfléchir à des notions qui y sont liées, le geste technique et la force physique, dans le but de critiquer la prise de pouvoir des hommes dans le domaine des activités manuelles qui nécessitent des outils, et plus particulièrement le bricolage.

#### 2.4.1 L'outil et le geste technique sont produits socialement

Pour commencer, essayons de définir le mot « outil ». Il existe un débat parmi les spécialistes de l'histoire des techniques : est-il un prolongement de l'action de la main, ou bien le premier outil humain est-il la main elle-même ? Mille et Petit, dans *La vie du geste technique* (2014, p.45), expliquent que la main, en tant qu'organe spécialisé, permet de transformer la pensée en action, et qu'elle peut aussi manipuler d'autres outils. Ce serait donc le premier outil. François Sigaut, dans son texte inédit *Gestes et apprentissage* (2008), quant à lui, considère comme « outil vrai », « un objet ou ensemble d'objets qui sont utilisés pour leurs propriétés physiques (au sens large), propriétés telles qu'aucun organe humain ne les possède. [...] une serpe, une hache, une scie sont des outils vrais : ils ont un mode de fonctionnement qui leur est propre. » Pour la suite de ma recherche, je prendrais la définition suivante : un outil est un objet fabriqué qui sert à agir sur la matière, à faire un travail. Et, pour rester dans l'activité du bricolage, je parlerai des outils comme d'objets simples utilisés directement par la main. Les outils permettent l'accomplissement d'un travail, d'une tâche. « Permettre » signifie que sans l'outil, on ne peut pas l'accomplir, on ne peut faire ce que l'on souhaite. Il y a donc du pouvoir associé à l'outil, qui permet, qui rend possible une action, et la main n'est pas suffisante, même si elle y contribue. C'est la volonté, on pourrait dire : la pensée, qui commande la main qui utilise l'outil.

Les activités sont différenciées et hiérarchisées en fonction du groupe social de celui ou celle qui l'exerce. A chaque activité correspondent des outils, qui sont aussi différenciées et

hiérarchisés. Pour reprendre la conclusion de l'article de Paola Tabet, p.50 : « Le contrôle par les hommes de la production et de l'emploi des outils et des armes est confirmé comme étant la condition nécessaire de leur pouvoir sur les femmes, basé à la fois sur la violence (monopole masculin des armes) et sur le sous-équipement des femmes (monopole masculin des outils) ». Tabet donne une importance primordiale aux outils. Avec une activité comme le bricolage, en tant que femme, j'ai déjà tout un cahier d'anecdotes montrant cette domination, dont trois exemples peuvent en illustrer la teneur : ma mère qui se faisait prendre le marteau des mains par son père, alors qu'elle était sculpteur sur pierre, et son père un homme déjà vieux, aux articulations douloureuses ; un homme qui me prenait une clé plate des mains, en entrant dans un atelier collectif, lorsque je m'apprêtais à serrer le boulon de la roue arrière de mon vélo, que j'avais démontée et remontée, et dont j'avais réparé la chambre à air, en disant : « Laisse, tu vas te salir les mains », – et qui me laissait sans voix car mes mains étaient noires de cambouis, déjà, et serrer un boulon n'aurait rien sali de plus ; et plus récemment, un vendeur dans un grand magasin de bricolage, qui n'a pas supporté que je lui apprenne qu'un certain réglage était possible sur un outil mécanique simple tout aussi bien que sur la version électrique dont il faisait la promotion, qui m'a ignorée, faite transparente, comme s'il ne pouvait pas imaginer que dans ce monde-là, celui dans lequel il vivait, une femme pouvait en savoir plus que lui sur l'outillage.

J'ai fait un tour du côté des spécialistes de l'histoire des techniques. Un survol, et assurément d'une toute petite partie de ce vaste domaine. Leurs questionnements ne sont pas basés sur des questions proches des miennes, mais, entre les lignes, j'ai pu en tirer quelques éléments qui alimentent la réflexion sur la construction sociale des outils et des gestes techniques. Dans *La vie du geste technique* de Mille et Petit (2014), par exemple, on peut lire, p.46, à propos de l'introduction d'un nouveau type de charrue, que « [l]e geste n'a rien d'inné mais varie culturellement, d'où une difficile adaptation des paysans, habitués au maniement d'outils traditionnels, appris de leurs pères. Par exemple, selon Fabien Knittel, confortant l'affirmation de Marcel Mauss pour qui le corps constitue un outil pour celui qui travaille, la difficulté pour le paysan de plier son corps à de nouvelles attitudes, a été un obstacle important à l'usage de la charrue Dombasle ». Les outils, et les corps qui les utilisent, sont fabriqués et formés pour des usages. L'introduction de nouveaux outils et gestes techniques nous fait réaliser que des personnes doivent s'y adapter. Quand il s'agit de paysans, luttant à leur corps défendant contre la modernité, on peut y voir une résistance justifiée. Quand il s'agit de la division sexuée du travail, c'est la même logique : le geste varie culturellement, les femmes s'y adaptent, s'y conforment, et c'est une nouvelle vision sociale qui nous permettra de changer les outils de mains, et de former nos corps « à de nouvelles attitudes ».

D'après Leroi-Gourhan aussi, qui a travaillé sur les techniques comprises comme évolution sociale, liées au développement cognitif (et même biologique) des hominidés, ces techniques sont les produits d'un groupe social, d'une société. Ouvrier-Bonnaz l'explique p.3, citant les travaux de 1957 de Leroi-Gourhan : « la somme des connaissances opératoires est incluse dans l'organisme social et son utilisation est fonction des moyens de conservation et de transmission dont dispose cet organisme ». Page 2, il cite Mauss, qui, avec une analyse semblable, montre

que le contexte sociohistorique est primordial pour comprendre comment on utilise le corps dans les techniques. À chaque période sont disponibles des outils « culturels et techniques » pour toute personne qui souhaite les utiliser « dans des contextes intersubjectifs facilitant leur utilisation ». Les techniques, et en particulier les techniques qui utilisent un certain usage corporel, n'existent pas hors de leur usage, elles sont l'aboutissement de relations sociales qui les ont inventées et les font fonctionner. De même, dans *Le Capital*, p.202, Marx parle des moyens de travail, y compris gestes techniques et outils, et ce qu'ils donnent comme informations pour connaître une « époque économique » (on pourrait dire « une société »). « Ce qui distingue les époques économiques entre elles, ce n'est pas ce que l'on y fabrique, mais la manière dont on fabrique, les moyens de travail dont on se sert. Les moyens de travail ne permettent pas seulement de mesurer le développement de la force de travail humaine, ils sont l'indicateur des rapports sociaux dans lesquels le travail a lieu. » Les rapports sociaux produisent des moyens de travail, et les moyens de travail renseignent sur les rapports sociaux qui les ont produits. C'est pourquoi je me permets de penser que les outils et les gestes techniques sont des constructions sociales, ils apparaissent à un moment donné dans le cadre de rapports sociaux. Suivant cette lecture, il est logique que, dans une société patriarcale, les outils de bricolage soient l'apanage des hommes.

Pour animer l'atelier d'initiation au bricolage entre femmes, j'ai réalisé que l'étendue des activités de bricolage était trop grande pour être embrassée entièrement lors de ces séances. J'ai choisi un apprentissage de gestes, qui m'ont semblé être des gestes spécifiques au bricolage, comme une sorte de grammaire de base : clouer, scier, percer, visser (voir Annexe 5). Ces gestes se pratiquent avec des outils, à main ou électroportatifs. Ils sont différents d'autres gestes manuels, que l'on peut être amené·e·s à faire dans la vie quotidienne, comme couper, coller, porter, plier, nouer, frotter, par exemple. Ces quatre gestes étaient pour la plupart des participantes une découverte, une *terra incognita* pour laquelle il a fallu essayer, mettre son corps en jeu, pour finalement réussir à reproduire le geste, puis avoir suffisamment confiance pour l'initier.

#### 2.4.2 La force physique est aussi une construction sociale

Au même titre que les gestes techniques, la force physique comme préalable pour pouvoir bricoler est à questionner. Dans son article de 2006, *Force physique et féminisation des métiers du bâtiment*, la sociologue Stéphanie Gallioz nous invite à réfléchir à la construction de deux figures (elle dit « mythes » entre guillemets) sur lesquelles se basent la quasi non-mixité des métiers du bâtiment : la « femme fragile » et la « force faite homme ». Pour elle, les deux sont des constructions sociales.

Dans l'introduction, elle se situe dans la lignée de Paola Tabet, qui remet en cause la distinction faite entre les activités féminines et celles masculines, en disant, pp.97-98, que « les femmes ont toujours occupé des emplois à fort taux de pénibilité requérant force et résistance (agricultrice, aide-soignante). Mais dans ces cas-là, cette pénibilité peut être plus ou moins

minorée, voire ignorée. » Plus loin, p.104, elle en donne des exemples : « les femmes ont exercé des tâches physiquement dures qui se sont construites par la suite au masculin. C'est le cas au Moyen-âge, où nous trouvons dans toute l'Europe du centre et de l'ouest, des femmes exerçant des métiers au caractère physiquement très pénibles et que « nous sommes plutôt habitués à considérer aujourd'hui comme « typiquement masculines », par exemple la métallurgie ou le bâtiment » (Opitz, 2002, p.391). De même au XIXème siècle, on trouvait des femmes travaillant dans les mines (*Germinal* de Emile Zola) ou transportant des marchandises. » Ces exemples sont issus de périodes historiques diverses, en Europe. Tabet en donnait également des exemples issus de sociétés extra-européennes.

Même s'il est ignoré lorsqu'il s'agit du travail des femmes, « le critère de pénibilité du travail, construit essentiellement autour de l'utilisation de la force physique, reste dans le bâtiment un élément structurant de l'identité sexuée de sa main-d'œuvre. » (p.98.) En plus des outils, qui sont l'apanage du groupe des hommes, il a fallu tenir éloignées les femmes des activités liées à l'outillage technique, telles que la construction et les chantiers, ce qu'on appelle le secteur du bâtiment. Endurer la pénibilité est devenu une capacité uniquement masculine. La construction sociale de la force physique maintient l'activité dans les mains des hommes, en associant hommes, outils et force physique. Les outils utilisés sur les chantiers sont parfois les mêmes que pour bricoler de façon non-professionnelle, c'est donc à un autre niveau qu'il a fallu « se raconter une histoire ».

La recherche de Gallioz a été élaborée à partir de 120 entretiens et de nombreuses données statistiques. Là où il y a le moins de femmes dans le bâtiment, c'est dans les installations thermiques. Les éléments à assembler pour ces installations ne sont pas particulièrement lourds, donc si on s'en tient à la force physique comme critère, ça ne tient pas. C'est plutôt la technicité, supposée, qui fait qu'il y a moins de femmes. Gallioz dit qu'il en va de même pour l'électricité (p.111), en citant un anthropologue : « alors même qu'il est indéniable que les femmes constituent dans les industries de montage électrique et électroniques la première main-d'œuvre [...], la technique est représentée non pas comme un ensemble de procédés ou de savoir-faire que l'on acquiert, mais comme une boîte noire complexe, voire magique – à l'exemple de l'image de la fée électricité – que seuls les hommes savent « dompter » (Ghasarian, 2001, p.123). »

Il y a donc un mensonge au départ, dont Margaret Mead, dès les années quarante, prévoyait déjà la portée (p.24) : « Il serait absurde de fermer à la femme des activités où sa force physique n'est que légèrement inférieure à celle de l'homme, alors qu'une simple commodité technique lui conférerait autant d'efficacité qu'à son compagnon. » Avec sa connaissance de groupes humains aux fonctionnements différents, ainsi que l'état des sciences et techniques, à l'époque, elle émettait l'hypothèse que la différence entre les sexes soit « une fiction », basée sur de petites différences qui ne justifient pas un traitement différencié, surtout que les techniques devenaient de plus en plus performantes à cette époque (p.24.) Cette « fiction », Gallioz l'analyse ainsi, soixante ans plus tard, p.107 : « Les techniques, prises au sens large, ne sont pas

neutres. Elles participent à la construction du genre d'une activité et se construisent elles-mêmes par rapport à certaines représentations genrées. » Ce n'est pas la force physique qui manque aux femmes, c'est la société qui s'est structurée par des rapports sociaux de sexe empêchant les femmes d'accéder à certaines activités, parmi lesquelles l'utilisation de techniques et d'outils, et rendant leur force physique invisible.

Aujourd'hui, en charpente, bien sûr qu'il faut être endurant·e, tonique, mais avec les moyens de levage qui se sont mécanisés, une attention est portée à ne pas « perdre sa vie à la gagner ». Les douleurs dont souffrent les différents « corps de métier » devraient nous alerter sur les dangers de la pénibilité comme valeur structurante du bâtiment. Les accidents du travail, les maux de dos, les chutes, font des métiers de la construction des métiers dangereux. Il y a tout de même de petits changements : avec la nouvelle norme de 2002, qui a fait passer de 50 à 35 ou même 25 kg les sacs de ciment, la pénibilité du travail de maçonnerie a été réduite, grâce à un travail commun des organisations professionnelles et des fabricants de ciment. On peut espérer qu'en diminuant la pénibilité associée aux outils et matériaux des chantiers, et donc du bricolage, l'accès en sera facilité pour toutes et tous, et les conditions de travail améliorées. De plus, les bras musclés des femmes qui portent régulièrement leurs enfants de 5 ou 6 ans, pesant 25kg, permettront sûrement de leur rendre accessible la pratique de la maçonnerie d'agrément...

#### 2.4.3 Le bricolage : une activité masculine

Pour aborder plus spécifiquement la question du bricolage, un ensemble de travaux domestiques réalisés de façon non professionnelle, on doit prendre en compte la différenciation que l'on a observée dans le bâtiment, car les outils et les gestes techniques sont très ressemblants. Que l'on se livre « à des travaux manuels (aménagement, réparations, etc.) », ou qu'on « installe, arrange, aménage (quelque chose) en amateur et avec ingéniosité », aussi bien que l'on « répare » ou qu'on « améliore, perfectionne ». Le dictionnaire Le Petit Robert (Bricolage), dont sont issues ces définitions, ne précise pourtant pas que c'est une activité plutôt masculine.

Une chercheuse, Claire Le Thomas, a travaillé sur l'essor des activités de création manuelle dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, donc des activités apparentées au bricolage. Elle a pu faire cette recherche grâce à de nombreux ouvrages parus à cette période. Bien que l'on ne sache pas quelles créations aient été faites, car elles sont réparties chez les particuliers, et de ce fait difficilement analysables, les livres et revues spécialisés donnent une idée de ce qui intéressait le lectorat de l'époque. Ce petit passage par le XIX<sup>ème</sup> siècle nous renseigne sur notre histoire, sur une histoire de la différenciation, de la division sexuée des activités. « Traditionnellement, les occupations manuelles, notamment domestiques, sont un espace où se construisent de fortes différences de genre : tandis que les femmes s'occupent à des ouvrages de dames – l'expression même étant révélatrice de cette différenciation –, les hommes adoptent des pratiques relevant du bricolage. L'apprentissage scolaire des travaux manuels reproduit et conditionne d'ailleurs cette répartition sexuée des usages créatifs ordinaires. Les jeunes filles

sont initiées aux travaux d'aiguille pour les préparer à leurs futures charges domestiques tandis que les garçons découvrent le maniement des outils courants afin de se familiariser avec les métiers manuels et d'acquérir une dextérité suffisante pour effectuer des travaux d'entretien et de réparation usuels. » (*Travaux manuels domestiques et pratiques ordinaires de création : dépasser les différences de genre par l'expression artistique ?* 2013, p.2.) Les périodiques et les manuels ont un lectorat différencié, et des activités liées à ce qui était enseigné dans les écoles, donc différenciées.

Pour les femmes, il s'agit d'activités qui les préparent à leurs vies d'adulte, et leur devenir de maîtresses de maison. C'est surtout la décoration qui est apprise, ce sont des activités qui ne sont pas nécessaires, mais montrent le dévouement de chacune à son foyer et à sa famille. Il est à noter qu'il n'y a pas de différence entre classes sociales : seule la qualité et le prix des publications changent. Pour les hommes, il s'agit d'activités qui les préparent à leur devenir de bon mari et père de famille, les vertus du bricolage étant mises en avant (habileté et adresse, ordre et méthode) – c'est une « saine occupation ». De plus, faire soi-même les choses permet aux familles de réaliser des économies. Pour les femmes comme pour les hommes, la professionnalisation des activités créatrices permet des emplois vers lesquels « se diriger sans trop contrevenir aux exigences de leur sexe » (p.5). Pour les hommes, les métiers manuels sont valorisés, leur apprentissage professionnel les rend plus techniques, et pour les femmes, les métiers des arts appliqués (dessinatrice de modèles, modiste, couturière, chapelière...) leurs permettent de se former, travailler, gagner un revenu supplémentaire pour la famille. Ces métiers sont adaptés à la division sexuée du travail, dans le sens qu'ils s'appuient, pour les femmes, sur du travail réalisé en intérieur, souvent sous-traité et réalisé au domicile. Les outils sont simples, petits, et leur appartiennent depuis longtemps. C'est la continuité de ce que les femmes faisaient gratuitement.

#### *Lorsque la différenciation s'estompe : les pratiques artistiques*

D'autre part, Claire Le Thomas observe que dans les « arts d'agrément », voisins des « activités de création manuelle », on trouve des activités indifférenciées entre hommes et femmes. Même si elles sont minoritaires, c'est intéressant de voir lesquelles. Lorsqu'elles perdent leur utilité, qu'elles deviennent loisirs, et même geste artistique, ce sont les individus qui sont valorisés, et non plus leur appartenance à un groupe social: « Les travaux artistiques d'amateurs répondent ainsi au développement du sentiment individuel et l'exacerbent » (p.8). La distinction perd de sa pertinence. « Les pratiques artistiques d'amateurs semblent ainsi ouvrir un champ d'expérience de la technique commun aux deux sexes : autour des techniques de création, les hommes comme les femmes mettent en œuvre une recherche d'originalité, un sens esthétique, une maîtrise de la main et trouvent un moyen d'expression et de valorisation auprès de leur entourage. » (p.8.) L'art permet, d'une certaine manière, de transcender son appartenance à un groupe social.

Au XXI<sup>ème</sup> siècle, on retrouve ce même phénomène. L'art regroupe un ensemble de pratiques, de techniques et d'outillage spécifiques, qui permettent d'entrevoir la fin des distinctions entre le groupe social des hommes et celui des femmes. Pour Gallioz (2007), « le cas de la taille de pierre offre un exemple fort intéressant sur le sujet. Pour certains, la taille de pierre apparaît « *moins difficile que la maçonnerie* ». Cela s'expliquerait par le « *côté artistique, l'effet cathédrale* » qui attire beaucoup les femmes ». Et de fait, beaucoup de femmes « *se forment à la taille de pierre* ». Ainsi pour Adriana (tailleuse de pierre, 23 ans), la maçonnerie apparaît plus dure que la taille de pierre, alors qu'il n'est pas contestable de penser que, dans les représentations communes, ces deux métiers se valent en termes d'utilisation de la force physique et de pénibilité au travail. Dans ce cas, c'est sans doute l'aspect esthétique qui, surpassant l'aspect physiquement dur, pourrait expliquer l'attrance (certes encore relative) des femmes pour cette activité. » (p.33.) Tant que l'on reste dans la pénibilité comme valeur structurante des métiers manuels, en particulier du bâtiment, la distinction est très forte. Si l'aspect esthétique domine, alors la donne change.

## 2.5 Atténuation des dépendances

Aujourd'hui, de nombreuses femmes bricolent chez elles, et pour elles. La recherche anthropologique d'Abdu Gnaba, *Bricole-moi un mouton* (2016), contient un certain nombre de témoignages de femmes. Pour les bricoleurs et bricoleuses qu'il a interrogées, comme au XIX<sup>ème</sup> siècle, « la maîtrise du bricolage permet de gagner de l'indépendance vis-à-vis de sphères de pouvoir et de sphères économiques plus ou moins importantes. Il s'agit de se libérer a minima des artisans et des professionnels du bâtiment, et au mieux de l'organisation socio-économique de la société dans son ensemble. » (p.127.) Le bricolage continue de permettre des économies aux personnes qui le pratiquent. Il s'agit d'un transfert d'activités professionnelles, donc rémunérées, exercées par des hommes, vers d'autres hommes, dans le cadre de leur foyer.

P.107, Gnaba ajoute qu'« on peut s'émanciper aussi d'un genre, en réalisant par exemple des choses traditionnellement réservées à l'autre sexe. » Malgré cela, le bricolage est une activité majoritairement masculine, et même si des femmes bricolent, elles restent le plus souvent dépendantes des hommes de leur entourage ou d'artisans. Les hommes et les femmes n'ont pas le même rapport aux outils et aux activités manuelles, *a fortiori* au bricolage, car ils et elles sont prises dans des rapports sociaux de sexe, qui structurent la société. La division sexuée du travail est l'expression de ces rapports sociaux. Les hommes et les femmes, en tant qu'ils font partie du groupe social des hommes et du groupe social des femmes, ont des activités différenciées, qui ne sont pas complémentaires, mais hiérarchisées : elles maintiennent la domination du groupe des hommes par celui des femmes.

Mon travail porte sur la pratique du bricolage, c'est pourquoi j'ai utilisé le concept de division sexuée du travail dans différents aspects liés à cette pratique. En premier lieu, les outils, qui,

non seulement permettent une action, mais également sont formés et fabriqués pour un certain usage. Les outils, comme les gestes techniques, ont une histoire, et contribuent à l'histoire de la domination des femmes. Lorsqu'on leur en dénie l'accès, les outils deviennent un enjeu de pouvoir. La force physique peut être vue comme un « mythe », en tout cas une construction sociale, tout autant que les outils et les gestes techniques, qui sont à la base de la constitution d'un territoire masculin, le bricolage.

Mon objectif, en tant que travailleuse sociale, est de défendre les activités manuelles comme pratiques collectives intéressantes au-delà du développement personnel, de la thérapie, ou prétexte au lien, comme c'est souvent le cas en socioéducation (éducation spécialisée) ou en animation socioculturelle. Les personnes qui pratiquent le bricolage développent un rapport à elles-même et à leurs corps très ancré dans la réalité, dans l'action, par la transformation de leur environnement ; il leur permet de prendre place, dans le même temps, dans la société, en contribuant à plus d'égalité entre hommes et femmes. En tant que femme, apprendre à d'autres femmes, en mettant en commun des ressources, à se servir de leurs mains, à prolonger leur action par l'utilisation d'outils, c'est augmenter leur pouvoir et leur permettre d'établir des relations hors de la domination et de la dépendance. C'est un moyen d'améliorer la vie de toutes et tous.

### 3 – Des femmes bricolent

À partir des éléments récoltés depuis avril 2017, et plus particulièrement entre mai et juillet 2019, j'ai choisi de présenter mon analyse en trois niveaux différents. Le premier comprend les raisons des participantes d'apprendre à bricoler, et de continuer à bricoler, une fois les bases apprises. Les intentions de départ se mêlant avec les justifications du bricolage lui-même, une pratique utile en elle-même. Dans ce premier chapitre (3.1), « Pourquoi bricoler ? », j'ai relevé les réponses qui ne concernent pas spécifiquement les femmes, qui auraient pu avoir été données par des hommes, et dont le bricolage est le sujet. Pour autant, ce sont des réponses de femmes, et des réponses d'hommes aux mêmes questions auraient sûrement été différentes, notamment sur la question de l'autonomie (c'est différent de s'autonomiser des hommes quand on est une femme que de s'autonomiser d'autres hommes).

Dans le deuxième niveau (3.2), sont regroupés les éléments qui concernent les femmes participantes. Les obstacles qu'elles ont dû surmonter en tant que femmes, et ce qu'elles tirent de la pratique du bricolage, ce qui les renforce, et ce qui leur est utile au-delà du bricolage : dépasser ses peurs, augmenter la confiance en soi, prendre du plaisir.

Dans le dernier niveau (3.3), j'ai identifié deux aspects des rapports sociaux de sexe concernant le bricolage, comme les deux faces d'une même pièce. C'est une autre catégorie, car elle concerne, cette fois, la société dans son ensemble, et les groupes sociaux des hommes et des femmes. C'est une découverte. L'analyse du matériel récolté m'a amenée à développer une idée : le mystère associé au bricolage, entretenu par les uns, et dévoilé par les autres.

#### 3.1 Pourquoi bricoler ?

En 2017, les premières participantes donnaient les raisons de leur inscription à l'atelier d'initiation au bricolage. Raison toute personnelle : « Je dois faire des trucs partout pour aménager mon intérieur, mais j'ai besoin que ce soit bien fait » (Loredana), ou : « Je bricole depuis que je suis petite, mais je voudrais utiliser des grosses machines, des machines électriques » (Antonella). Ou raison plus collective, car elle concerne le couple et la famille, dans le sens où la dépendance au mari est vécue comme un frein : « Mon copain m'aide pour faire des trous dans les murs, mais je dois toujours attendre » (Zahia), ou Dominique, qui dit que son mari et son fils l'ont toujours aidée, ou fait pour elle, mais qu'elle en a marre de toujours devoir demander à son mari, depuis que son fils est parti de la maison. Même chose pour Yvonne.

Pour les participantes du groupe observé, il est surtout question de se débrouiller seule. Pour Lou, qui a eu l'information par l'une des associations partenaires du projet, sans savoir exactement en quoi l'atelier consistait, le fait que ce soit spécifiquement pour les femmes l'a décidée : « J'ai vu que c'était pour les femmes et j'ai dit : « Génial, je le fais ! ». Ça faisait

longtemps... j'avais envie de me débrouiller toute seule. Je savais pas à quoi m'attendre. » Et pour Judith, c'est également l'information diffusée par l'association qu'elle fréquentait qui lui a donné envie : « J'ai vu le flyer [...], j'avais envie... c'était assez large, pas juste sur un truc précis. J'avais envie de me débrouiller seule. » En revanche, pour Oyona, c'est la proximité et la gratuité qui l'ont décidée : « J'ai vu la petite annonce à la crèche, gratuit, juste à côté de chez moi. J'aime bien bricoler, ça m'attire toujours la devanture des Créateliers, avec les céramiques. » La connaissance du lieu a été un élément favorisant, ainsi que le fait que les associations partenaires soient le relais de l'information.

À la question : « À quoi ça sert de bricoler ? », les réponses fusent. Chacune a ses raisons. Faire soi-même, ou réparer les objets, permet de faire des économies, d'être satisfaite de soi, de développer sa créativité et d'avoir un mode de vie plus écologique (réutilisation, récupération, réparation). Voyons plus en détail ces différents aspects.

### 3.1.1 Autonomie

Être plus autonome en bricolage, c'est, par exemple, de ne pas devoir attendre que quelqu'un d'autre fasse les choses pour nous. C'est aussi de ne même pas être obligée de demander à quelqu'un, de décider si on demande de l'aide ou pas, mais de ne pas y être contrainte, qu'il s'agisse de proches ou de professionnels. A. Gnaba, p.109 de son ouvrage *Bricole-moi un mouton* (2016), affirme que « bricoler libère aussi de son entourage. La personne qui ne sait pas faire elle-même dépend toujours en effet de quelqu'un d'autre. Elle se trouve dans la position de l'enfant qui a besoin qu'on fasse les choses pour lui. »

Marie-Annick a des difficultés physiques, et lors du premier atelier, elle en fait part au reste du groupe : « J'ai un problème du côté gauche, je me demande toujours « est-ce que je vais y arriver ? ». Il y a des gestes comme la perceuse, la visseuse, où j'ai perdu la confiance. Scier ça va. Je suis seule, je n'ai personne autour de moi. » Pourtant, Marie-Annick habite dans une coopérative d'habitant·e·s où la décision a été prise collectivement « de tout faire [soi]-même ». L'autonomie, dans ce contexte collectif, où pourtant Marie-Annick dit être seule, consiste à contribuer, à participer à l'effort commun de faire par soi-même. Pour une coopérative immobilière, être autonome des régies immobilières, c'est aussi une gageure. Pour Marie-Annick, il s'agit de ne pas se rendre dépendante des autres habitant·e·s, dans cette quête de l'autonomie

Pour Mona, qui avait déjà participé à un groupe de l'atelier d'initiation au bricolage en 2018, mais avait dû arrêter au cours du trimestre, l'autonomie se construit. Petit à petit, elle acquiert des gestes et compétences nouvelles, qui lui permettent de se débrouiller de plus en plus toute seule, car elle habite seule : « Alors moi je suis venue pour m'améliorer en bricolage. Je savais déjà faire quelques trucs, mais percer le béton par exemple j'osais pas. Ici, on avait appris à scier, j'étais très contente, c'est très utile. Je voudrais savoir me débrouiller toute seule, ne pas avoir à demander à quelqu'un. C'est pas toujours une bonne idée. Des fois, des copains à qui

j'avais demandé de l'aide ont même cassé des trucs ! ». Dans l'entretien individuel, je demanderais des précisions à Mona sur ces expériences. Pour Lou aussi, c'est la même motivation de départ : « J'habite seule et j'ai besoin de me débrouiller pour percer les murs, mettre des chevilles, les vis, ces choses-là. » Elle a dit aussi, lors de l'entretien : « Comme j'ai pas envie de demander toujours à quelqu'un d'extérieur, bah ça m'incite à savoir bricoler moi-même. »

Il y a plusieurs sens au mot « nécessité ». Je m'en rends compte lorsque que Kamila m'explique qu'elle a *dû* se mettre à bricoler parce qu'une armoire de la cuisine « commençait à bouger dangereusement ». J'aime bien la polysémie de ce mot, qui donne l'impression qu'on n'a pas le choix, qu'il faut se mettre à bricoler soi-même. Lou et Mona parlent de nécessité économique, Kamila d'urgence. On n'a personne à appeler pour nous aider, ou pas les moyens de payer quelqu'un, alors on se retousse les manches et on essaye. On verra que cette posture n'est pas facile à adopter, mais en tous cas, l'autonomie est la motivation première. Pour Kamila, le temps de la dépendance est révolu : « Ça fait beaucoup de plaisir de faire soi-même. J'avais demandé [à] un professionnel de venir, mais c'était avant de faire les cours. J'avais une armoire qui était cassée depuis 6 mois, et mon mari a toujours dit : « Demain, demain, demain », alors après 6 mois j'ai appelé quelqu'un. » Elle précise que c'était avant de faire les cours. Aujourd'hui, elle fait elle-même tout ce qu'elle peut, avec une persévérance impressionnante.

À propos de cette solitude, du fait de vivre seule aujourd'hui, m'est venue une idée qui n'a pas été évoquée par les participantes : comment vieillir seule, comment s'y prendre pour rester autonome le plus possible, et le plus longtemps possible, si l'on ne peut compter que sur soi ? Et d'ailleurs, cette volonté d'autonomie n'est-elle pas commune aux femmes qui habitent seules et aux femmes qui habitent avec un compagnon, bricoleur ou non ? Le mari d'Oyona ne bricole pas du tout, et celui de Kamila laisse passer des mois avant de réparer les choses cassées. L'autonomie, pour ces femmes, c'est aussi de faire les choses par elles-mêmes, selon leur goût, quand elles le souhaitent. Apprendre à bricoler aujourd'hui, c'est envisager une autonomie demain. C'est tout de suite des résultats, mais c'est aussi une projection, ce sont de nouvelles capacités, de nouvelles compétences pour l'avenir.

### 3.1.2 Économies

Bricoler permet de faire des économies. Mais ça peut aussi coûter plus cher que de racheter un objet neuf, si l'on a besoin d'outils ou de matériel particulier. En tous cas, éviter des dépenses inutiles est une des raisons qui poussent les participantes à bricoler. Pour Mona, c'est une des principales raisons mises en avant : « Ce qui m'a encouragé à apprendre le bricolage par mon propre moyen, ou de demander des conseils à d'autres personnes, c'est le fait que je vivais seule, et puis que ça coûtait cher. » À un autre moment, elle est encore plus explicite : ce qui coûte cher, c'est de devoir payer un artisan pour faire ce qu'on ne sait pas faire, ce qu'on n'ose pas faire. Et sans moyens financiers disponibles, on s'empêche des améliorations, un confort, on s'adapte et on se contente de vivre avec des choses cassées ou abîmées. Lou va dans le même

sens, et elle est en colère: « En tous cas, pour moi, voilà, c'est vraiment l'objectif, c'est d'être plus autonome, quand j'ai besoin de réparer quelque chose, euh, de pas devoir solliciter à chaque fois quelqu'un, ou de payer un... Un... J'en ai ras-le-bol. Ici, le moindre coup de main c'est 100 balles, c'est bon, enfin, pour planter deux clous ça va aller, donc euh... Y'a aussi une question économique, clairement ». Oyona partage cette idée : « Mon mari, il est nul à bricoler. Il arrive pas à, comment on dit, percer au mur, quelque chose (rires) mettre des choses moi-même. On appelle toujours quelqu'un pour percer le mur... » Elle dit que ça l'ennuie, car elle ne pense pas que ce soit si difficile : « Pourquoi on paye, je pense toujours. »

Pour Mona, justement, savoir bricoler, c'est aussi comprendre ce que font les artisans, et ainsi pouvoir évaluer si les « 100 balles » demandés sont justifiés : « Ça permet de comprendre comment fonctionnent les choses aussi, et de voir aussi, que si on fait appel à un spécialiste pour faire quelque chose, ben... Est-ce que le travail qu'il va faire est difficile ? Quel est le degré de difficulté du travail ? Est-ce qu'il peut exiger, par exemple un paiement aussi grand [?] » Emilia, d'un groupe précédent, lors du bilan des trois mois d'initiation, avait dit qu'elle ne bricolerait pas chez elle, car elle aurait toujours peur « d'abîmer, de faire des bêtises ». Mais qu'elle était satisfaite, parce qu'au moins elle allait arrêter de se faire arnaquer. On a été plusieurs à repenser aux anecdotes qu'elle nous avait racontées au cours du trimestre, où le fait d'être une femme seule, n'y connaissant rien, lui a coûté cher pour du travail de piètre qualité, à plusieurs reprises.

### 3.1.3 Écologie

Les économies ne sont pas uniquement pécuniaires. Souvent, économie et écologie se rejoignent. Bricoler, c'est aussi faire des économies de matière, c'est préserver les objets. Kamila, à la question : « À quoi ça sert de bricoler ? » répond « économiser » : « Bon, y'a la satisfaction personnelle d'avoir réparé quelque chose ou créé quelque chose, mais c'est surtout de ne pas faire le gâchis. Y'a trop de choses qui sont cassées, qui est pas nécessaire [de jeter]. » Elle a réparé une table, qui était cassée mais dont le pied était encore solide. Elle fait sienne cette maxime : « Notre pauvre planète, il faut récupérer, il faut réparer. » Lou est du même avis : « Je suis un peu contre la surconsommation, donc euh, j'en ai marre, j'ai pas envie d'acheter, racheter, racheter. Parce qu'on nous pousse vraiment clairement vers ça. Quand on peut réparer, je préfère réparer. Si c'est pas possible, c'est pas possible, je m'en remettrais. Mais, euh, dans un premier temps, ouais, si c'est possible de réparer, allons-y... »

Le 15 janvier 2018, avec un groupe précédent, on avait discuté de « l'obsolescence programmée », concernant les outils électroportatifs, et du risque qu'elles soient vite cassées et hors d'usage si on les achète pas chers. Économiser a souvent été vu, par les participantes, comme un terme plus large que des questions d'argent.

Les ateliers « électricité » sont souvent utilisés par les participantes pour, outre l'apprentissage de gestes techniques, concrètement changer des prises, rajouter des interrupteurs, diagnostiquer

des pannes de lampes. Pouvoir amener des objets cassés de chez soi et les réparer ensemble est source de satisfaction pour la plupart des participantes. La petite taille des lampes permet cela, mieux que les armoires. Kamila a précisé qu'elle avait aimé pouvoir amener une lampe, mais Judith avait aussi apporté un appareil électro-ménager neuf avec une prise française, et Lou a apporté une lampe de chevet qui ne marchait plus. L'électricité étant souvent ce qui fait le plus peur aux participantes (avec les perceuses), c'est pour moi important d'essayer ensemble, si le besoin est exprimé. Et de plus, le matériel électrique a changé depuis 50 ans : les douilles et interrupteurs sont souvent à usage unique, les prises sont thermoformées et ne permettent pas d'être changées. La sécurité est assurée, mais la modification selon ses goûts est plus difficile.

Kamila explique aussi autour d'elle comment réparer les choses : « Et puis aussi, euh, certaines copines elles voulaient jeter les choses, j'ai dit : « Mais c'est pas nécessaire, vous pouvez réparer... ». Et elles avaient un tiroir, et comme mon fils, son tiroir, j'ai dit : « Tu sais, pas besoin d'acheter une nouvelle armoire », et puis j'avais acheté les équerres, là, ça marchait très bien. » Elle se rend même chez des amies pour leur montrer, faire avec elles. La preuve par l'exemple.

### 3.1.4 Créativité

Un autre aspect important du bricolage, c'est le plaisir, la satisfaction de faire soi-même, de créer, ou de « développer sa créativité ». Faire un atelier collectif permet de multiplier les possibilités. Lou l'exprime ainsi : « Et puis ça donne des idées.[...] Ouais c'est chouette aussi de voir les projets des autres... Qu'est-ce qu'elles font avec, ou... On s'échange des petits conseils, c'est chouette. Ouais, je pense que ça donne des idées aussi, le côté créatif... D'être à plusieurs. » Les « loisirs créatifs » comprennent la fabrication de petits objets, d'accessoires de décoration, qui sont traditionnellement l'activité des femmes. La créativité que je souhaite aborder ici a un sens plus large, elle engage les participantes dans la conception, et rejoint les pratiques artistiques par leur implication dans le domaine des idées. Penser les choses avant de les réaliser, les imaginer. Puis leur donner une réalité matérielle.

Le 7 juin, quand on a abordé le perçage, on a bien sûr percé du bois, mais aussi du métal, du plastique, des catelles. On a parlé de tout ce qu'on pouvait percer, pour suspendre ou transformer. Par exemple, des tasses à thé percées au fond, pour les transformer en pot de fleur, qu'une amie a fait. En parler donne des idées très créatives, les participantes n'avaient pas pensé qu'on pouvait percer de nombreux matériaux. Pour Kamila, essayer différentes matières offre de nouvelles possibilités créatives : « Ma réaction maintenant, c'est comment je peux le réparer, si je vois quelque chose cassé, ou simplement : « J'aime pas ça, je vais faire quelque chose. » Parce que j'ai fait beaucoup de bricoles qui sont pas professionnelles, mais qui marchent, pour... j'aime bien, pour... Et puis aussi il faut essayer avec les matières différentes. » Il y a un rapport tactile des participantes au bricolage, ce que l'on ressent sur les mains. Par exemple, le bois a de nombreux aspects, il peut être brut, en panneaux, reconstitué, poncé, laqué, et pour certaines, c'est une découverte qui multiplie leurs possibilités créatives.

Pour Mona, qui change actuellement de travail et en profite pour « ranger » et « structurer » son intérieur, l'installation de « choses », mais également les réparations et les améliorations lui permettent d'atteindre son objectif. Elle peut, grâce au bricolage, adapter son appartement à sa nouvelle vie, et s'exprimer créativement à travers son intérieur. Elle dit également ressentir : « un sentiment de satisfaction de faire les choses soi-même [...]. De faire comme on veut, aussi. À sa manière. Ça permet une certaine liberté. Et, euh, la créativité, ça c'est important aussi. Parce que moi je, une des raisons pour lesquelles j'ai fait le cours de bricolage aussi, c'est de pouvoir m'exprimer, tu sais, au niveau créativité. De pouvoir créer quelque chose. » Mona garde des morceaux de bois, des planches, et a des projets de bricolages : faire une petite étagère, poncer un plateau de table de nuit... Elle aime le bois, et cette matière l'inspire. Les termes poétiques ont aussi leur place dans l'apprentissage du bricolage.

Oyona n'avait jamais bricolé, mais elle avait des envies, des idées. Avec les autres participantes, elle a réparé une chaise pour enfant en bois, puis elle l'a poncée et repeinte pour ses filles. Comme elle disait avoir désormais « envie de tout faire », elle m'a expliqué par quoi elle allait commencer, après les vacances : « Je vais changer la table de la cuisine. Maintenant je trouve cette table moche, et aussi... vraiment moche ! Je veux changer le... comment on dit ?

*(Le plateau.)*

Le plateau !

*(Et tu t'es dit : je garde le pied parce qu'il est bien, je change juste le plateau?)*

Oui, j'ai regardé les tuto sur *Youtube*. » *Youtube* est une source d'inspiration permanente, car on voit que c'est possible de faire des améliorations, de changer des éléments, de décorer. Parfois, ce n'est pas exactement la même table, ou le même tabouret que sur dans la vidéo, mais toutefois, les idées peuvent circuler. Nous avons ri quand Lou nous a raconté sa mésaventure à propos d'une vidéo sur *Youtube* qui expliquait comment changer l'habillage d'un pouf, un tabouret large et confortable. Les poufs semblaient identiques, mais ils n'étaient pas conçus de la même manière, ce qui rendait les explications de la vidéo hors de propos. Et Lou a mis un moment avant de comprendre que ce n'était pas possible de suivre les indications. Ensemble, nous avons pu revenir sur les principes du changement proposé, et l'adapter à son pouf à elle. C'est aussi un aspect de la créativité : s'adapter à l'existant mais changer des éléments, comme Oyona le prévoit.

### 3.2 Obstacles à surmonter

*La peur*

Le plus frappant, pour moi qui ai oublié, depuis le temps, quel était mon rapport aux outils avant d'en faire un usage presque quotidien, est la peur exprimée par les participantes. Une discussion thématique, organisée lors d'un atelier précédent, le 1<sup>er</sup> février 2019, avait révélé cette peur. À la question, qui se voulait positive, presque joyeuse, en introduction à l'apprentissage du maniement de la perceuse : « Pourquoi avez-vous tellement envie de percer des murs ? », le tour de table m'a laissée sans voix. Lilia se disait attirée par la peur de pas savoir ce qu'il y a derrière, en ajoutant, pensive : « ça doit être facile... ». C'est, paradoxalement, la peur qui lui donnait envie. Pour Judith, c'est le caractère irrémédiable qui l'inquiétait, et, comme Lilia, lui donnait envie de le faire : « On peut pas racheter un mur comme une planche. » Elle parlait de sa peur que ça ne tienne pas, que le crochet ou la vis ne soient pas assez bien fixés au mur. De même pour Dani, qui a dit : « ça fait peur de se lancer contre un mur, ça paraît assez invincible ».

Bhavani, avait, au contraire, peur de « casser le mur ». Bhavani avait le projet de fixer une barre dans sa salle de bain, elle possédait tous les outils et le matériel nécessaire, mais elle n'osait pas le faire. Elle n'avait jamais utilisé de perceuse elle-même, et avait des images de mur qui s'effondre, de catelles cassées, qui se décollent, de fuite d'eau gigantesque. Cette peur, qui inquiète et attire en même temps, a dû être apprivoisée, et était le défi principal à relever.

Un autre aspect qui me semble devoir être pris en compte, pour voir quels ont été les bienfaits du bricolage pour les participantes, est le contexte familial. Dans les entretiens, les participantes ont dit n'avoir pas ou peu été initiées au bricolage dans leur enfance. De plus, si deux sur quatre avaient des mères bricoleuses, les deux autres n'avaient aucune femme bricoleuse dans leur entourage. Pour Mona, cela explique en partie sa situation actuelle face au bricolage. Elle parle de « l'importance de la famille, de l'héritage culturel et familial ». Ce qu'a amené Judith, par petites touches, est que le contexte familial, c'est aussi, à l'âge adulte, le couple. Judith, lors du tour de présentation, avait dit qu'elle avait utilisé des outils à l'adolescence, à l'école, puis arrêté : « J'ai totalement arrêté de bricoler à la maison, l'ambiance ne s'y prêtait pas du tout. » Son ex-mari avait mis en place un environnement qu'elle ne se sentait pas légitime de transformer.

Au contraire des exemples cités ci-dessus, Alessandrina fait partie des participantes qui n'ont pas peur. Lors de sa présentation, elle avait dit : « moi j'aime le bricolage, ça m'amuse énormément. J'ai pas peur des outils, parce que je suis têtue ! » Alessandrina est soutenue par son mari, et elle possède une maison dans laquelle elle peut expérimenter à sa guise. Elle nous avait raconté que son mari lui a offert une perceuse-visseuse lorsqu'elle s'est inscrite à l'atelier d'initiation. Ce soutien contribue à oser dépasser ses peurs.

*Confiance en soi*

*« On est des femmes extraordinaires »*

Viviane, le 22 janvier 2018, après s’y être mises à 3 pour retirer un clou, et y être parvenues.

La confiance est ce qui permet de dépasser les peurs liées au bricolage. Seule Oyona ne ressent aucun obstacle à sa pratique du bricolage. Elle a le temps, a décidé de le faire, ses filles sont impressionnées. Il m’a semblé que la barrière de la langue avait contribué à une simplification de sa pensée. Elle considère qu’en Europe il y a plus de mixité qu’en Mongolie, où elle a passé sa jeunesse, et que c’est normal que les femmes en viennent à bricoler, comme les hommes cuisinent. Elle a pourtant mis des années avant de s’imaginer bricolant.

Mais pour les autres participantes interrogées, il y a un manque de confiance, au départ, et une dévalorisation qui opère dès qu’elles tentent de bricoler. La pensée de Mona est, à cet égard, intéressante à suivre. Elle a une vision stricte de ce qu’est le bricolage, liée à une pratique artisanale de menuiserie, plomberie, électricité, et cela l’empêche d’y associer d’autres compétences amatrices, qui pour moi, sont aussi du bricolage. Par exemple, la couture, ou monter des meubles, ce n’est, pour elle, « pas vraiment du bricolage ». Installer une lampe ou fabriquer un objet, ça peut être du bricolage, par exemple si on utilise une scie. Elle a ses propres critères, qui lui permettent d’admirer le travail fait par d’autres, et qui l’empêchent de considérer qu’elle est une bricoleuse, car elle dévalorise ses compétences à elle. « J’ai toujours eu de l’admiration pour les gens qui savent se débrouiller, faire les choses. Mais, en même temps je me dévalorisais en disant : « Mais je suis pas capable », certaines choses je suis capable, monter un meuble, mais d’autres... par exemple l’électricité par exemple, ça me faisait peur, donc j’osais pas. » Mona est déjà une bricoleuse qui a plusieurs réalisations à son actif, et utilise une perceuse depuis de nombreuses années, mais il lui faut des efforts pour passer au-dessus de la croyance qu’elle n’en est pas capable.

### *Faire « faux »*

Le manque de confiance produit aussi la « peur de faire faux ». Lou se demande : « est-ce que je vais bien faire ? Et si je m’y lance, et que je rencontre des obstacles : est-ce que c’est moi qui fais faux ? » Elle se compare aux autres, les professionnel·le·s et les personnes qui se filment en bricolant, que l’on peut voir sur *Youtube*. « Y’a une question de confiance, j’ai l’impression que je fais jamais comme il faut. Et je me dis que c’est moi qui fais pas comme il faut, et que quelqu’un d’autre l’aurait bien fait, alors que, finalement, est-ce que c’est réellement ça ou pas ? » Ce que j’aime bien avec les questionnements partagés par Lou, c’est qu’elle a peur de faire moins bien que les autres, comme d’autres participantes, Kamila, interrogée elle aussi, ou Lilia, en janvier 2019, mais elle met en doute cette crainte. Quand elle se demande : « Est-ce que c’est réellement ça ou pas ? », elle laisse la possibilité que les autres ne fassent pas mieux qu’elle. Il suffirait juste d’apprendre à faire, par exemple.

Mona tente une explication de ce manque de confiance, puisant ses racines dans la structuration de la société, dans les rapports sociaux de sexe : « Les hommes réfléchissent moins, et comme tu avais dit une fois, ils ont plus confiance en eux, donc ils se lancent, et si ils se cassent la

gueule c'est pas grave, ils ont le droit. Ils ont plus le droit à l'erreur. Ça, c'est un truc qui est général à mon avis, qui est pas uniquement lié au bricolage, c'est que les hommes se sentent plus autorisés à faire des erreurs. Une femme, elle doit être parfaite... et si elle arrive pas dès le début, elle a tendance à se dévaloriser. » Mona se permet de se penser dans des rapports sociaux bien plus largement qu'autour des questions de bricolage. Pour moi, c'est une illustration de ce qu'apporte la pratique du bricolage, en permettant de questionner les rapports sociaux et la domination du groupe des femmes.

### *Patience*

Le temps donné à l'apprentissage est un élément qui favorise la confiance en soi. Au départ, je voulais transmettre le plus de gestes possible aux participantes, mais, grâce à elles, j'ai réalisé qu'il valait mieux apprendre moins de gestes, mais avoir le temps de les pratiquer. Depuis, la formule de l'atelier d'initiation est plus adaptée aux besoins réels des participantes. Pour Mona, quand elle s'est présentée pour la seconde fois, car elle avait déjà participé à un groupe mais avait dû arrêter en cours de route, « on peut faire beaucoup de choses, il faut juste avoir le temps d'apprendre doucement. » Par exemple, Judith a réalisé un élément de mobilier en bois, en travaillant les gestes en groupe, puis la réalisation chez elle, par étapes, en bricolant toutes les semaines. Elle a reconnu que ça avait été difficile, mais en un mois elle a réalisé un objet en bois, parfaitement adapté à son usage et à son emplacement, alors même qu'elle n'avait pas bricolé depuis qu'elle avait 12 ans, à l'école.

Alessandrina le dit aussi : il faut du temps pour apprendre à réaliser, mais aussi du temps en amont, pour imaginer et prévoir. Alors, il faut bien réfléchir à comment s'y prendre, élaborer les étapes avant de se lancer. Ce temps doit devenir l'allié des bricoleuses, car Fred, comme de nombreuses autres femmes qui souhaitent bricoler, dit ne pas avoir la patience de « mesurer, tracer, de tenir compte des consignes » (avril 2018). Pour l'une d'elles, du premier groupe, c'était édifiant. Avec ses quatre enfants, les choses de la maison étaient souvent cassées ou abîmées, et elle commençait à les réparer. Comme elle ne prenait pas de mesures et faisait tout « à l'œil », la réparation ne tenait pas longtemps, ou ne marchait pas, et elle se considérait incapable et se dévalorisait. L'idée que prendre du temps pour la conception en fait gagner au moment de la réalisation est un enseignement du travail professionnel sur les chantiers, et j'ai parfois réussi à la transmettre aux plus pressées d'en finir.

J'ai également recueilli plusieurs témoignages, depuis 2017, de personnes ayant commencé des bricolages jamais finis... Le matériel a été acheté mais pas utilisé, parfois gâché. Le manque de confiance est en jeu, oser se lancer est difficile. Et lorsqu'on ose se lancer, à la moindre anicroche le travail est arrêté, avec son lot d'autocritique. Le temps qui passe devient là une preuve, fausse, du manque de persévérance, de l'incapacité, et plus on attend, plus c'est difficile de s'y remettre pour essayer de finir le travail. Se donner le temps, au départ, permet de restaurer la confiance. Mais c'est difficile d'avoir du temps libre, et de l'espace libre, pour commencer un bricolage sans savoir quand il pourra être terminé.

## *Force*

La confiance est aussi une confiance en ses mains, en ses bras, en ses muscles. Force et confiance sont des synonymes, chez certaines. Lou a l'impression qu'il faut de la force pour bricoler, mais un certain type de force. La « force dans les mains », ce n'est pas la même que la force pour porter, par exemple des courses, qu'elle a. Alessandrina disait aussi qu'elle considérait qu'elle avait un problème : elle n'avait pas beaucoup de force, ce qui l'obligeait à trouver des systèmes pour le surmonter. Pour Lou, c'est encourageant de voir d'autres femmes « de tout âge aussi, même des gens qui ont certaines contraintes un peu physiques, ou qui sont plus âgées, mais voilà, elles le font et y'a aucun soucis. (...) ça m'apporte de la confiance, ça m'encourage. Y'a le côté encouragement, on se dit que c'est possible parce qu'on a des exemples concrets en face de soi. » Par exemple, Bhavani est venue avec une amie de plus de septante ans, qui n'avait pas non plus beaucoup de force dans les mains. C'était intéressant pour moi, car au-delà d'un outil adapté, d'une posture adaptée, qui fait gagner beaucoup d'efficacité à chaque geste, et sur lesquelles je peux être utile en tant que formatrice, il peut manquer juste un peu de force pour pousser suffisamment un bouton, ou appuyer sur un outil. Alors, il faut déployer une ingéniosité qui permette de dépasser ce problème, adapter les outils, ou connaître ses limites. Mais il est important de réfléchir aux capacités du cerveau qui permettent cela.

Au début des années 2000, j'ai cassé une planche en sapin à main nue : mon cerveau n'y croyait pas. Pourtant, pendant une formation d'auto-défense pour femmes, le Fem-Do-Chi, mon corps avait été préparé à se dépasser, à faire confiance à ma main, et j'ai cassé cette planche sans difficulté. J'utilise souvent cet enseignement pour venir à bout de blocages rationnels, mais faux néanmoins, qui contraignent les femmes qui manquent de force.

Si manquer de force peut être synonyme de manquer de confiance en soi, gagner en confiance, c'est aussi gagner en force. Oyona l'exprime ainsi : « Maintenant, je... comment dire... j'ai vraiment confiance en moi. Avant j'avais pas confiance en moi, j'avais peur, « comment je fais ? » Maintenant, j'ai envie de faire tout. (silence) C'est vrai, ça a vraiment changé. Maintenant je suis un peu... forte. Oui, je me sens forte. » Avoir confiance en ses capacités, c'est aussi une force.

## 3.3 Plaisir

Une des belles découvertes de cette recherche, c'est que le bricolage des femmes leur procure du plaisir. Oyona le disait dès sa présentation, le premier jour, qu'elle venait par envie. Et à la

question de savoir à quoi sert de bricoler, elle répond : « Plaisir (rires). Aussi pour, euh, comment on dit, pour la nécessité. Pour moi, oui, plutôt pour le plaisir. » Il y a un mélange entre la nécessité, une réalité économique, pratique, d'avoir besoin de se débrouiller seule ; et le plaisir, la satisfaction de réaliser soi-même quelque chose. Par exemple, Mona dit adorer le bois, qu'elle aimerait travailler plus le bois, elle a une attirance pour cette matière qui l'inspire. Pour Alessandrina, bricoler c'est « un plaisir immense ». Son large sourire et les anecdotes amusantes qu'elle a racontées nous le prouvaient. Le 25 janvier 2019, en arrivant aux Créateliens, elle a dit : « Qu'est-ce que ça me met de bonne humeur de venir ici ! » Son humeur était communicative, et le plaisir a été le maître-mot de la matinée.

Lou parle d'enthousiasme. Pour elle, bricoler, « c'est pas juste une corvée, c'est pas : « Ah faut bricoler pour une corvée parce qu'il faut faire », derrière il y a de l'enthousiasme, c'est : « J'apprends quelque chose. Ah c'est chouette de pouvoir le faire. Je me sens capable. » C'est autre chose. Des fois, on apprend des choses juste par devoir, ou parce qu'on, parce qu'il y a une obligation. Là, y'a du plaisir aussi. » Mona avait parlé d'une voisine à elle qui aimait bricoler, « il y a des gens qui aiment ça. Elle, elle aimait bricoler. » Aimer bricoler comme on peut aimer le bon vin. C'est une pratique qui est utile et procure aussi du plaisir en soi, hors de sa finalité.

J'ai évoqué la réalisation de Judith à propos de la patience nécessaire. Fabriquer cet élément de mobilier lui a aussi procuré du plaisir : « maintenant que je me suis attaquée à ce projet, là je suis très très contente... » Elle dit avoir « adoré faire ça ». La difficulté n'est pas toujours un frein, c'est aussi une source de plaisir. La complexité permet de déployer de nouvelles compétences, qui sont agréables à vivre et à mettre en pratique : « On se rend compte qu'il y a beaucoup de choses à prendre en considération. » Yannick, cité par Gnaba p.129, pratique aussi un bricolage heureux : il « aime » bricoler, il est « assez fier » de ses réalisations, qui lui procurent de « grands bonheurs ».

Découvrir que bricoler pouvait procurer du plaisir m'a paru correspondre à ce que je ressens, sans que je n'aie jamais pu le nommer avant. Ce plaisir a été un levier de l'apprentissage. Lorsque de nouvelles choses doivent être apprises et que cela procure du plaisir, et n'est pas vécu uniquement comme un effort, l'apprentissage est facilité.

### 3.4 Le bricolage, un territoire de pouvoir masculin

*« Il est, de toute évidence, utile pour la société de dissiper de tels mythes. »*  
Margaret Mead, *L'un et l'autre sexe*, p.24

### 3.4.1 Mystère entretenu par les hommes

Lou et Mona m'ont toutes les deux donné leur point de vue sur le bricolage, pensé comme territoire masculin. Il fonctionne avec ses règles, qui restent tacites, pour entretenir un mystère qui permet au groupe des hommes de conserver son rôle dominant. Avec leurs mots, elles font écho à l'analyse matérialiste des rapports sociaux de sexe.

Pour Lou, il y a un mystère entretenu par les hommes autour du bricolage, et quand on accède à leur territoire, on se rend compte que ce n'était pas si compliqué. Lors de nos ateliers d'initiation, elle a pu avoir des explications qui rendaient « claires et limpides » les explications mystérieuses que les hommes lui avaient donné auparavant. Le mystère, c'est une stratégie permettant de conserver les rôles, les places, pour maintenir le *statu quo* dans les rapports sociaux. « Et si en plus je leur dis que maintenant je fais du bricolage... On est mal barré (rires). » Bousculer les rapports en pratiquant le bricolage met à jour le territoire, la « chasse gardée » du groupe des hommes. Mona aussi pense que les hommes nous laissent croire que les femmes ne savent pas bricoler, « pour garder le pouvoir ». « Ils nous font croire qu'on est pas capables, qu'il faut faire ci, faut faire ça, certains ils vous racontent des histoires... Et je me dis : « En fait non », il faut aller gratter derrière, poser la question à quelqu'un d'autre. » Le 21 juin 2019, Mona a apporté un livre sur le bricolage à l'atelier, qu'elle avait acheté plusieurs années auparavant. Elle a expliqué aux autres qu'après avoir suivi l'atelier d'initiation, elle avait relu des chapitres, et que c'était beaucoup plus clair maintenant.

Le mystère est entretenu par la méconnaissance de la plupart des femmes, et par les hommes qui « veulent garder leur territoire. Ils veulent pas le partager avec les femmes. » Mona rajoute : « J'ai cette sensation-là. » C'est-à-dire que c'est ce qu'elle ressent, par l'expérience, par les situations qu'elle a vécues. Abdu Gnaba corrobore cette sensation après de nombreux entretiens avec des femmes bricoleuses (p.164), qui ne demandent pas à leurs proches de leur apprendre à bricoler, car « les hommes, encore majoritaires à détenir le savoir-faire, ne seraient pas assez patient... » L'anthropologue ne développe pas ce point, mais il décrit le fait que les femmes interrogées ont besoin de préparer leurs projets de bricolage, pour se sentir sûres d'elles avant de commencer, et qu'elles trouvent de nombreuses informations par elles-mêmes, notamment sur Internet. Les hommes qui bricolent gardent leurs connaissances pour leur propre usage.

Mona se rappelle ce que racontait Marie-Annick au moment de la présentation. « [...] ils voulaient tout de suite l'aider, les gars, quand ils voyaient qu'elle bricolait. Ils s'approprient, ils s'approprient le domaine, le territoire du bricolage. « Ah la pauvre femme, elle va pas s'en sortir, on va l'aider », c'est un peu ça. Ou alors, ils voient que t'as un problème, ils se disent : « Ouais, elle est nulle, elle je la laisse ». » Mona a plusieurs expériences d'amis qui l'ont aidée à bricoler, mais qui ont cassé ou abîmé son meuble ou sa perceuse. Elle leur faisait confiance, elle avait besoin d'aide, et s'est trouvée en porte-à-faux avec eux. Par exemple, celui qui a cassé le mur et la mèche, car il s'est trompé de mèche. Mona déplore qu'il ne se soit même pas excusé, comme s'il trouvait normal de s'être trompé, comme un « droit à l'erreur ». Même si Mona était

fâchée, elle décrit ainsi son ami et ce qui a pu le faire se comporter ainsi : il est « vraiment gentil, et en plus il est pas du tout macho, mais, j'ai l'impression, avec une perceuse dans la main, il devient presque un peu macho. » Pour Mona, ceci confirme « qu'il y a comme un territoire, et que les femmes n'ont pas trop le droit d'approcher. » Les réussites et les erreurs leur appartiennent, on n'a pas à intervenir ou commenter, lorsque l'on est une femme.

Les outils ont une importance symbolique. Au contraire d'Alessandrina, dont le mari lui a offert une perceuse-visseuse quand elle s'est inscrite au cours de bricolage, Bhavani témoignait, pour le rapport d'activité 2018 des Créateurs, que son mari ne la laissait pas bricoler à la maison. « Je n'ai jamais utilisé les outils qui sont chez moi. Je les range tout le temps sans savoir leur nom. » Bhavani n'avait pas dit à son mari qu'elle s'était inscrite, et avait incité une amie de venir avec elle. C'était leur secret. Pourtant, Bhavani a travaillé toute sa vie, était médecin comme son mari, et elle est indépendante. Son mari gardait l'activité de bricolage et elle celle du ménage comme domaines exclusifs.

Paola Tabet montre, dans son article *Les Mains, les outils, les armes*, qu'« il n'y a pas d'activités proprement féminines », ou alors celles accomplies sans outils ou avec des outils simples (1979, pp.13-14) – comme les ustensiles de nettoyage. Pourtant, p.17 puis p.48, elle donne deux exemples de la question symbolique, qui différencie les activités des hommes et des femmes : chez les ! Kung, « les femmes ne doivent en aucun cas toucher arcs et flèches ni participer à la chasse sous peine de compromettre les capacités du chasseur de son succès » ; chez les Bambara, les couteaux sont réservés aux hommes, sauf s'ils sont utilisés pour faire la cuisine. C'est le seul usage qui leur est autorisé. Par ces exemples, elle illustre le fait que le sous-équipement des femmes, le fait qu'elles n'aient pas accès aux outils, n'est pas rationnel (ni « naturel », comme on l'a vu), les croyances et les attributs symboliques jouent un rôle pour interdire l'accès des femmes à certaines activités, en leur déniaient l'usage des outils permettant ces activités (« ce n'est pas la chasse qui est interdite aux femmes, ce sont les armes », p.28).

Pour Lou, c'est difficile de supporter les petites réflexions sarcastiques ou misogynes, qui passent souvent pour de l'humour, et qui revêtent également une grande importance symbolique dans l'imaginaire social, « sur les femmes qui peuvent pas tenir un marteau ». La distinction dans les rayons des magasins de bricolage entre matériel pour les hommes et matériel pour les femmes n'a pas de sens. Pour elle, c'est légitime de vouloir bricoler, sans pour autant devenir un homme ni souhaiter les remplacer et les évincer de leur territoire : « Je cherche pas à être un homme, enfin, je cherche à être une femme, j'aime bien être féminine aussi en même temps. Mais j'ai envie de pouvoir planter un clou si j'en ai envie, en fait, vraiment. Et que ce soit respecté, en fait c'est ça. Respecté et reconnu, moi c'est ça mon attente. » Avec Lou, je me demande pourquoi, lorsque les femmes se mettent à bricoler, alors même qu'on les y invite en vendant des mini-visseuses et des clefs anglaises roses, alors même que chaque enseigne de magasin de bricolage met en scène sur des affiches une femme tenant un pinceau et des habits de chantier, pourquoi, donc, les femmes sont dévalorisées ou dénigrées lorsqu'elles bricolent ? Dans le capitalisme, le bricolage des femmes représente un nouveau marché et beaucoup de

profits, mais les femmes qui bricolent représentent une menace. Nous sommes contraintes de faire avec ces attentes contradictoires.

### 3.4.2 Mystère dissipé par les femmes

Le 21 juin 2019, lors de la discussion collective sur le rapport au bricolage, Marie-Annick racontait ses expériences de bricolage passées : « J'ai scié des troncs au jardin, des énormes racines, des arbustes... J'ai poncé un vieux banc de jardin, pour le repeindre... voilà, c'est tout, et ça remonte à loin ! ». Marie-Annick doute de ses compétences de bricoleuse. Un peu plus tard, l'une des participantes lui demande où elle a acheté ses bijoux. Marie-Annick, depuis des années, est élève d'un cours de bijouterie où elle a fabriqué, notamment, les boucles d'oreille et les bracelets en argent qu'elle porte. Nous la questionnons, on en parle, on s'extasie. En bijouterie, on frappe, on ponce, on soude, on scie et lime... Elle nous explique les techniques et conclue en disant : « Ce n'est pas si compliqué qu'on pense ». Cette réaction a été, pour moi, le début d'une réflexion sur le mystère autour du bricolage. Face aux hommes qui l'entretiennent, les femmes le dévoilent. Cela fait écho à ma pratique professionnelle de charpentière : j'avais à peine commencé à me former, qu'avec ma collègue et amie, nous avons organisé des échanges de savoir avec d'autres femmes, nous avons aidé des ami·e·s à bricoler, en leur expliquant les façons de faire pour les rendre autonomes par la suite.

Oyona a une réaction similaire. Elle dit qu'elle est fière des nouvelles compétences qu'elle a acquises à l'atelier. Elle en parle autour d'elle, à ses proches, à ses filles. Elle est particulièrement fière de savoir percer un mur. Et dès qu'elle a pu exprimer sa fierté, une fois la surprise de ses proches passée, elle annonce : « Oui j'ai appris au cours, mais c'était pas difficile, c'est facile. » Mona dit aussi : « je pense qu'il faut avoir quelques connaissances techniques quand même, mais c'est pas si difficile que ça, en fait. » Le 26 mars 2018, une participante faisait le bilan du trimestre d'atelier, et pour elle, il fallait se dire « en fait, c'est pas difficile ». Manquer de confiance et de connaissances techniques rend difficile la pratique du bricolage. Entendre des femmes dire, et se le dire à soi-même, que c'est facile, qu'on peut y arriver, renforce la possibilité effective d'y arriver<sup>3</sup>.

Mona, à la question : « Est-ce que ça a changé ta façon de voir le monde ? », répond : « De faire du bricolage ? Oui, parce que je me rends compte qu'il y a beaucoup de choses qui sont plus faciles que ce qu'on pourrait imaginer, vraiment, plus faciles à faire. C'est qu'en fait, c'est, comme j'ai dit, y'a un peu un mensonge autour de ça. Et aussi, euh... il faut dédramatiser ça, voilà, il faut dédramatiser les difficultés qu'on peut avoir à bricoler, et je trouve vraiment bien tous les conseils que tu nous a donnés, voilà, « vous faites au mieux, c'est pas toujours forcément parfait, mais ça tient quand même. » Selon l'environnement qu'on a, si y'a un truc qui est un peu tordu, on peut le compenser avec une petite chose, et, euh, oui, c'est vrai que je

---

<sup>3</sup>À propos de performativité dans le genre, voir Butler, J. (2005). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Paris, : La Découverte

me rends compte que les choses sont plus faciles, les réponses apportées dans la vie quotidienne. »

Abdu Gnaba, p.129, parle d'un bricoleur qui pensait aussi que le bricolage était entouré de mystère, dont seuls quelques-uns connaissaient les « secrets de fabrication ». Après des mois ou des années de bricolage, on réalise que ce n'était pas si compliqué, qu'on soit une femme ou un homme. Pour le bricoleur interrogé, autodidacte, « ce savoir était depuis toujours à portée de sa main et [...] il est finalement assez facile, dans ce domaine, de l'acquérir. » Comment se fait-il que les personnes qui bricolent disent que ce n'est pas si difficile, mais que la croyance que c'est difficile persiste ? Les rapports sociaux de sexe, donc la domination du groupe des femmes par le groupe des hommes, sont organisés autour de conditions matérielles d'existence, mais également de mensonges.

### 3.5 Les conditions sous lesquelles l'initiation demeure possible

Avec la division sexuée du travail, j'ai beaucoup d'éléments pour comprendre le cadre dans lequel se situe mon terrain. Mais, une fois la domination des femmes comprise, il me manque de revenir dans une certaine réalité, dans ma réalité de travailleuse sociale : la possibilité du changement. Une fois l'analyse faite, que faire pour éliminer ces inégalités structurelles ? À la suite de cette analyse, je voudrais relever des éléments qui me paraissent essentiels pour une meilleure compréhension des conditions de réalisation de l'atelier d'initiation au bricolage. D'abord, le cadre de l'atelier, c'est à dire le centre de loisirs où il est né et se déroule, puis le groupe de bricoleuses.

#### 3.5.1 Se donner les moyens : les valeurs de l'animation socio-culturelle

##### *Convivialité et respect*

En premier lieu, il y a le cadre de cet atelier d'initiation au bricolage, un centre de loisirs existant depuis près de trente ans, organisé pour recevoir des groupes d'élèves. Les salles et les horaires sont pensées pour accueillir du public dans les meilleures conditions. La pédagogie y est mise en travail par des questionnements, des formations, des discussions avec les professeur·e·s. L'équipe d'animation socioculturelle se tient à disposition des professeur·e·s et des élèves, et maintient un lien étroit entre les cours et le comité de l'association, qui impulse des améliorations pour se tenir au plus près des valeurs qu'il défend. Les Créateliers revendiquent trois valeurs fondamentales, la tolérance, la solidarité et le respect de la personne. Dans la *Charte cantonale des centres de loisirs, centres de rencontres, maisons de quartier, jardins Robinson et terrains d'aventures du canton de Genève 1993-2013*, des valeurs sont également explicitées : « la tolérance, la compréhension entre personnes différentes, l'esprit d'équipe, l'estime de soi, l'entraide ». Les centres de loisirs et lieux collectifs de quartier, réunis au sein

de la FCLR (Fédération des centres de loisirs et de rencontre), s’y reconnaissent et les défendent par leurs actions. Dans l’animation socio-culturelle, les activités sont des « supports à la relation, l’accueil et l’écoute », permettant que ces valeurs soient appliquées. Ce cadre est relevé par les participantes elles-mêmes, et par moi en tant que professeure. Nous apprécions la qualité de l’accueil, et nous « ressentons » que ce ne sont pas seulement des mots.

### *Solidarité*

Les participantes, chaque trimestre, bénéficient de la longue expérience d’accueil convivial des Créateliens. De plus, chacune contribue à faire exister à sa manière ces valeurs, car le cadre influe sur nos façons de faire au sein des ateliers. Très vite, le groupe devient le cadre de l’apprentissage, et la condition nécessaire : l’échange, la solidarité et le partage ne sont possibles que dans les interactions. Un cours particulier n’aurait pas du tout le même impact. Le fait que cet atelier soit donné en groupe permet une collaboration des participantes, de faire circuler les idées, de profiter des connaissances de chacune. Dans l’histoire de l’animation socio-culturelle, dont une partie est commune avec l’éducation populaire, le principe est de s’appuyer sur des groupes pour partager du temps libre, pour apprendre les un·e·s des autres, pour faire vivre une culture commune. Cet apprentissage de la vie commune, la réalisation de projets communs, nous amène à grandir ensemble, à se renforcer et à proposer, pour agir sur nos vies, dans un quartier, dans une classe d’âge, dans une identité spécifique. Toujours d’après la *Charte cantonale*, « il s’agit de développer les capacités de jugement, de raisonnement, l’expérimentation, l’apprentissage des savoir-faire et de la débrouillardise ». L’atelier de bricolage s’inscrit dans ces mêmes valeurs.

### *Gratuité*

Ces éléments, même s’ils n’apparaissent qu’en filigrane, sont essentiels pour comprendre les conditions du déroulement de cet atelier. Je pourrais ajouter qu’il est gratuit, et de ce fait, permet une égalité d’accès à toutes les participantes, car le lieu est connu dans le quartier et accessible aussi physiquement : les murs sont des vitres, beaucoup d’informations sur le fonctionnement du lieu sont affichées, et la gratuité est aussi annoncée dès le début. Ainsi, les personnes qui souhaitent s’inscrire ont tous les éléments nécessaires pour leur prise de décision. La gratuité seule ne suffirait peut-être pas, mais elle est nécessaire, d’après moi. Je l’avais inscrite comme condition nécessaire lors de la genèse du projet. Ça a été relevé par plusieurs participantes, dont Kamila, qui a dit : « C’est une initiative qui est fantastique, et aussi que c’est gratuit c’est incroyable. » Que je sois payée moi-même a fait l’objet de discussions. Je souhaitais le faire bénévolement, profitant du lieu et de l’infrastructure des Créateliens. Pour l’association, ce n’était pas envisageable. Au lieu de renoncer, le comité a décidé de trouver un moyen de financer mon poste, et a adhéré à l’idée de la gratuité pour les participantes, ce qui n’est pas le cas pour les autres cours pour adultes.

C'est, pour moi, une expérience de collaboration très enrichissante. L'adaptation et la souplesse du centre de loisirs, ainsi que l'engagement réel sur la base de valeurs défendues dans les textes, m'a convaincue que l'animation socioculturelle est dotée d'outils permettant d'être au plus près de la volonté des habitant·e·s. Ces outils et parti-pris sont issus de la culture du changement social en germe dans l'animation socioculturelle. Pour l'atelier d'initiation au bricolage, elle a été adaptée pour un certain type d'activité, pour un public précis. C'est une sorte de feuille de route, qui peut prendre un grand nombre de formes différentes, dans un objectif d'amélioration de la vie.

### 3.5.2 Les spécificités d'une initiation entre femmes

En guise de conclusion, il me semble important de revenir sur le fait que cet atelier soit réservé aux femmes. D'ailleurs, ce n'est pas explicité sur le flyer, mais dit oralement aux personnes auxquelles il est distribué, le terme « femme » est employé pour décrire toutes les personnes qui ont un vécu de femme dans notre société. L'atelier est ouvert aux personnes trans ou intersexe. La non mixité a été choisie dès le départ, et il a fallu justifier ce choix, car les activités des centres de loisirs sont pour « tout public », sans discrimination. Pour l'atelier de bricolage, il a été facile de convaincre le comité : pour se réapproprier le bricolage et s'émanciper des hommes, nous avons besoin d'un espace à nous, dans lequel ne se rejouent pas les rapports sociaux de domination des femmes. Il s'agit d'une forme de lutte contre la socialisation en œuvre depuis la naissance, qui nous tient éloignées des outils, et nous maintient dans la dépendance au jugement et au regard des autres. Pour accéder à la parole, la partager, et aussi pour accéder aux gestes sans gêne, il est nécessaire de créer des espaces où chacune est libre de s'exprimer et de faire. Nous avons un vécu commun de femmes, et ce genre « d'espace-temps » non mixte permet que se vive une solidarité entre toutes, pour partager des expériences et situations vécues en toute confiance. C'est la même logique que lors des « cafés des parents » ou des « rencontres de proches aidant·e·s ». Se retrouver entre personnes qui ont un vécu comparable permet de se renforcer, s'encourager et se soutenir.

Au sein de chaque groupe, il y a du respect entre toutes et pour toutes. Dans le groupe que j'ai observé, nous avons des avis différents sur de nombreuses questions autres que techniques, et avons pu échanger chaque semaine, notamment sur les raisons qui nous amènent à devoir s'initier au bricolage à l'âge adulte, et le fait qu'on n'en ai pas eu l'expérience avant ; sur notre vision des femmes et des combats des femmes aujourd'hui ; sur la structuration sociale autour du travail, de notre statut de femmes, notre précarité. Achin et Naudier (2013) identifient ces moments de parole partagée au sein de groupes non mixtes comme des « lieux d'identification collective de la domination masculine propice à sa théorisation critique. » (p.110), où c'est possible de développer ensemble « une alternative aux diverses formes de dominations endurées » (p.123).

Pour ces discussions, la confiance gagnée lors de notre pratique manuelle commune nous a permis de donner notre avis sincèrement. Lou dit avoir « beaucoup aimé nos échanges sur le

féminisme aussi, la place de la femme, c'était très intéressant, surtout qu'on est aussi de générations différentes, toutes dans le cours », car « des fois on pense la même chose, mais on le dit pas de la même manière. » Je trouve, comme elle, que c'était un hasard très fructueux que la grève des femmes le 14 juin tombe un vendredi, jour de l'atelier de bricolage. Nous avons fait la grève ensemble, l'avons préparé les semaines précédentes, et pour ce faire, nous avons dû parler de nous-mêmes en tant que femmes, avec un exemple commun précis que nous pouvions utiliser : notre rapport au bricolage.

## 4 – Le bricolage : un possible levier de changement social ?

« *Il y a un moment où il faut sortir les couteaux.* »  
Christiane Rochefort, Définition de l'opprimé (1971)

### 4.1 Dépossession du travail des mains

Dans mes intentions de départ, outre celle de mener une recherche-action, il y avait aussi l'envie de faire un travail de Bachelor qui aurait été un éloge du travail manuel, pour le bricolage comme moyen de reprendre en main son environnement, son cadre de vie, face à la virtualité qui gagne du terrain dans tous les domaines. Toucher la matière, agir sur les objets, ressentir la force de ses mains et son intelligence pratique, paraît nécessaire aujourd'hui, lorsque, comme Crawford, dans son *Éloge du carburateur* (2016), il me semble que nous valorisons les échanges d'information aux dépens de la réalité matérielle. P. 8, il dit que « nous avons de moins en moins d'occasions de vivre ces moments de ferveur créative où nous nous saisissons des objets matériels et les faisons nôtres, qu'il s'agisse de les fabriquer ou de les réparer. » Les exemples sont nombreux dans la société de consommation : les appareils électriques ne disposent plus de pièces de rechange, sont scellés, ou leur complexité nous oblige à payer les services de spécialistes, comme les garagistes qui peuvent, seuls, réparer les voitures contenant beaucoup d'électronique. Dans le bâtiment, de nombreux produits comme les peintures, les colles, les enduits, arrivent tout prêts, dans des bidons, avec des adjuvants toxiques, ne laissant plus les ouvriers et ouvrières changer les ingrédients pour faire de leurs matériaux la création la plus adaptée à leur usage.

En charpente, une machine diablement efficace, la K2, apparaît dans les années nonante également. C'est une immense boîte, dans laquelle entrent des troncs d'arbre sur un tapis roulant, qui usine des pièces de charpente ressortant de l'autre côté. Les outils qui se trouvent à l'intérieur pour tronçonner, raboter, rainurer, etc. sont à commande digitale. Les personnes qui utilisent ces machines peuvent être seules, programment les bois de charpente nécessaires, les types d'assemblage avec les cotes précises, et les pièces ressortent prêtes à être assemblées et posées. Un gain de temps certain, moins de manutention, plus de précision, et des compétences techniques très poussées. Mais toute la profession change : j'ai déjà posé des bois de charpente taillés à la K2. Nous devenions les simples exécutant·e·s d'un travail de machine, et de plus, le bois étant une matière vivante, lui aussi « travaille », c'est-à-dire qu'il se tord, vrille, et témoigne de l'arbre qu'il a été. Quand tout est taillé au millimètre près, comment fait-on pour faire rentrer un bout de bois qui s'est tordu dans son emplacement précis ? Nous avons le sentiment de gâcher de nos compétences, d'une virtualisation des métiers manuels.

Ce contexte de dépossession de la « matière », de l'action sur la matière, j'y suis sensible depuis de nombreuses années. Je n'avais pas perçu que le matérialisme pouvait en donner une lecture

en termes philosophiques et inspirer des questionnements plus vastes. Par exemple : comment en transformant la matière on peut se changer soi-même, ainsi que la société ?

## 4.2 Relier théorie et pratique

Face à cette constat de dépossession, mon parti-pris est une valorisation des activités manuelles et des pratiques en groupe, contre l'individualisme et la virtualité. Avec l'atelier d'initiation au bricolage pour femmes, j'ai des pistes concrètes de mise en pratique de cette idée. En tant que femme, si je veux que le rapport de notre société change face au bricolage et s'améliore, je considère qu'il faut d'abord comprendre les inégalités que subissent les femmes pour les « déconstruire ». Les rapports sociaux de sexe me permettent d'analyser la réalité sociale, et le fait que la moitié de l'humanité n'ait pas, ou peu, accès aux outils ; je souhaite maintenant explorer des pistes pour changer cette réalité, pour les femmes, et aussi pour la société plus globalement. L'émancipation des femmes peut se faire en parallèle de la valorisation du travail manuel, comme deux mouvements complémentaires.

En proposant l'expérimentation pratique pour apprendre à bricoler, l'atelier d'initiation au bricolage favorise la transformation des apprenantes en même temps qu'elles acquièrent de nouveaux savoirs. L'idée d'émancipation, que j'associais, comme le matérialisme, à une époque révolue, m'a semblé refléter finalement ce que ce type de pédagogie porte comme potentiel de transformation. Le premier chapitre de l'ouvrage de Guylaine Racine, *La production de savoirs d'expérience chez les intervenants sociaux* (2000), en présentant l'influence de John Dewey, invite à aller plus loin dans la réflexion : « Le résultat du processus d'apprentissage ne se limite pas à la création d'un nouveau savoir, mais peut inclure un changement d'attitude, une transformation de la conception de soi ou le développement de nouvelles habiletés. » (p.39.) Voyons quels liens tisser entre bricolage, travail social et émancipation.

### 4.2.1 Plusieurs définitions de l'émancipation

Je pensais qu'il existait une définition de l'émancipation. En fait, il y en a de nombreuses, et des usages variés. Par exemple, Abdu Gnaba la définit ainsi : « L'émancipation est un rite de passage. Elle correspond au moment où l'individu se libère des mains qui le possèdent. C'est le sens littéral du mot « émancipation » (*Bricole-moi un mouton*, p.107). Elle se matérialise dans des actions qui s'inscrivent dans de nouveaux rituels, des changements d'attitudes et d'habitudes modifiant le regard sur soi. » Il parle des mains et des actions, car il travaille à une anthropologie du bricolage, mais dans la revue du MAUSS, *S'émanciper, oui, mais de quoi ?*, on voit bien qu'il y en a de multiples acceptions, et que cette définition, très individuelle (il parle d'individu et de regard sur soi), est insuffisante pour comprendre l'aspect collectif de l'émancipation, qui cohabite. Pour d'autres, par exemple, « l'émancipation est (...) la somme

dialectique de l'autonomie individuelle et de l'autonomie collective, comme le dirait Castoriadis » (p.11). L'émancipation articule les ambitions individuelles et collectives d'autonomie, permettant « de penser et de créer les formes de son être-ensemble ». La question posée est celle d'une société libre, composée d'individus libres.

La façon qu'ont les individu·e·s de s'émanciper est multiple. On peut s'émanciper par de toutes petites actions ou par de vastes mouvements sociaux. On peut s'émanciper dès maintenant, petit à petit, aussi bien que de réfléchir à nos moyens d'action pour une émancipation générale, dans l'avenir. On peut se situer sur le terrain politique, ou se considérer simplement comme « être de culture » ou « être social ». On peut s'émanciper à une large échelle, sur un vaste territoire, ou dans sa cuisine. Pour finir, on peut considérer les personnes qui s'émancipent : l'émancipation peut être individuelle ou collective.

Kant a fondé le concept d'émancipation en philosophie, dans un objectif de critique des tutelles, pour s'en affranchir individuellement (pour penser librement) ou collectivement (pour l'autonomie et la démocratie). Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la philosophie devient aussi sociale et alimente les socialismes utopiques. L'émancipation est remise au goût du jour en mai 1968. Plus précisément, pour comprendre ce que sont ces « tutelles » dont nous devons nous autonomiser, les pédagogues se sont réapproprié le concept. Par exemple, la revue de sciences humaines *Tracés* questionne l'éducation « au prisme de l'émancipation ». Même si l'atelier de bricolage n'est pas un lieu d'éducation entendu au sens d'établissement scolaire, il y a les mêmes préoccupations de formation, avec un groupe qui y apprend des savoirs transmis par une personne qui s'adresse au groupe, ainsi que par les savoirs partagés du groupe. C'est pourquoi je m'y suis intéressée. Les chercheurs et chercheuses ont utilisé la définition suivante, pp.1-2 : « [Le concept d'émancipation] a occupé une place centrale dans les revendications portées par les minorités politiques, en tant que mot d'ordre d'affranchissement par rapport à une tutelle : celle des maîtres pour les esclaves, des pères et maris pour les femmes, des patrons pour les ouvrières et les ouvriers. » C'est la lutte contre la figure de l'enseignant·e autoritaire, fréquente en pédagogie, car, pour apprendre, les élèves qui coopèrent et qu'on responsabilise apprennent mieux que dans la peur de la punition, par exemple.

Nous garderons les deux façons de comprendre l'émancipation, dans le sillon du renouveau de ce concept dès la fin des années nonante : s'émanciper comme un au-delà révolutionnaire, vers une autre organisation sociale, un autre système, c'est-à-dire sortir de celui-ci en ayant réfléchi au prochain – un horizon; et s'émanciper dans le sens de l'action en cours, du déjà-là d'individus et de groupes qui agissent dans ce système-ci, au niveau des pratiques favorisant l'émancipation.

#### 4.2.2 L'émancipation : une notion inspirante pour le travail social

Le terme d'émancipation m'inspire, notamment car il articule l'individuel et le collectif dans une lutte contre la domination, de même que l'atelier d'initiation au bricolage a pour objectif de créer un groupe qui permette à chaque participante de s'autonomiser, et de changer le regard des femmes et des hommes sur le bricolage, autant les participantes elles-mêmes que leur entourage. C'est une pratique qui leur permet de sortir du rôle auquel elles sont assignées, d'aller dans le domaine « des hommes », et de s'émanciper d'eux. L'émancipation est un processus collectif qui permet aux personnes dominées de résister, et de faire vivre, au sein du capitalisme, déjà « un autre monde ». Elle donne un sens politique au travail social, qui se situe du côté des opprimé·e·s et favorise leur émancipation. Une question que les pratiques sociales posent au politique, c'est justement la limite entre « social » et « politique », et les moyens du changement social : le travail social accompagne des pratiques de résistance ou des façons de faire différentes, dans un sens plus collectif, plus solidaire et respectueux des minorités. C'est un parti-pris professionnel qui frôle en permanence le politique, et qui demande un engagement aux côtés des personnes qui en ont le plus besoin, qu'on les appelle minorités ou bénéficiaires de l'action sociale.

Dans le même ordre d'idée, Caillé, Chaniel et Tarragoni (dans *S'émanciper, oui, mais de quoi ?*, 2016, p.12) se demandent : « Faut-il limiter les pratiques d'émancipation observables aux pratiques politiques *stricto sensu* (action collective, mobilisations et mouvements sociaux, phénomènes révolutionnaires) ou les élargir aux pratiques sociales *lato sensu* (culturelles, artistiques, de travail et de loisir, de don, professionnelles, éducatives, sexuelles, familiales) lorsqu'elles sont investies d'une signification politique par les acteurs ? » Ce sont les mêmes questions que l'on retrouve posées par Jean-Claude Gillet, un important penseur de l'animation socioculturelle, à propos de la culture. Pour lui, dans son ouvrage de référence *Animation et animateurs*, le socioculturel n'est pas la vision classique d'une culture élitiste, qui apporte du prestige, qui est un marché, et bénéficie surtout aux hommes des classes supérieures « cultivées », mais au contraire une vision plus sociale, presque anthropologique, des pratiques culturelles et usages sociaux partagés par une société et par les groupes sociaux qui la composent. Ce passage d'une conception à l'autre est politique, car, bien qu'elle concerne un domaine professionnel (le travail social) et non militant, elle permet aux travailleurs et travailleuses sociales de s'engager auprès de personnes qui agissent pour elles-mêmes, qui font de la culture un bien commun, utilisé pour leur propre émancipation. Cette vision plus large bénéficie aussi aux femmes en tant que groupe social.

Dans la revue de sciences humaines *Tracés*, traitant d'éducation, la présentation cite un article de Charbonnier (p.7) : l'auteur, inspiré par Bourdieu et Wittgenstein, considère que l'émancipation peut avoir des effets dans les petites choses de la vie quotidienne. Des changements minimes, des améliorations partielles peuvent être la manifestation de l'émancipation, et prennent forme dans l'expérimentation chaque jour, dans l'expérience de l'émancipation. L'auteur prend l'émancipation comme un devenir à la portée de toutes et tous,

siégeant dans l'expérience pratique, hors des grandes théories. Ce qui est appris grâce à des formes d'éducation non aliénantes peut « s'exporter » dans la vie quotidienne, les pratiques culturelles, et permettre l'émancipation des personnes.

### 4.3 L'émancipation par le bricolage

Le bricolage est une pratique sociale qui peut être étudiée, comparée, analysée, et d'après moi, elle a une signification politique lorsqu'elle est pratiquée par une femme, dès qu'une femme se l'approprie. D'après Gnaba, (*Bricole-moi un mouton*, 2016, p.164), les femmes entretiennent avec le bricolage un rapport double, avec « une motivation supplémentaire : le désir d'émancipation de leur condition de femme confinée aux travaux domestiques et bannie des chantiers et des ateliers. » Quand les femmes bricolent, elles s'émancipent.

Mon présupposé est que nous les femmes sommes toutes capables de bricoler. J'en suis la preuve vivante, ainsi que mes amies et collègues femmes qui travaillent dans le bâtiment et la construction, et les nombreuses participantes de l'atelier, aujourd'hui plus de cinquante. Nous sommes capables de sortir de notre rôle assigné, mais c'est difficile, et l'émancipation est aussi un processus. Elle désigne l'arrivée, et aussi le chemin pour y parvenir. La notion de capacité est un présupposé pour l'émancipation, qui est une augmentation des capacités. Jacques Rancière, dans *Le maître ignorant*, lorsqu'il relate l'expérience de Jacotot qui a réussi à apprendre le français à des étudiants et étudiantes non-francophones en ne faisant « rien », en tire la conclusion que ce ne sont pas des différences entre les individus, qui auraient plus ou moins de dispositions ou d'intelligence pour l'apprentissage, mais bien une différence de la confiance que l'on place en eux et elles, qui garantit le succès de cet apprentissage. Lorsque les élèves sont persuadés d'être capables, de réussir ce qu'on leur demande, ils et elles y arrivent. Pour que ses élèves s'émancipent, il faut croire en leurs capacités, et en l'égalité de leurs capacités.

#### 4.3.1 L'habileté et les habiletés

Si l'on est d'accord sur le fait que toutes les participantes sont capables d'apprendre à bricoler, il reste une incertitude sur la définition de cette activité. Pour chacune, l'intention est différente en s'inscrivant à l'atelier, mais toutes suivent le même programme d'enseignement. Mon parti-pris dès le départ est que de bricoler peut augmenter la confiance en soi et développer des compétences utiles au quotidien. Bricoler permet de penser les choses qui nous entourent d'une certaine façon, avec une certaine technicité, et avec une prise sur elles. Gnaba dit que, « si le bricolage se limitait à n'être qu'une activité manuelle, on se réjouirait de l'extrême simplicité des tâches à accomplir. Or, le premier organe sensoriel stimulé par le bricolage n'est pas la main mais le cerveau. » (*Bricole-moi un mouton*, 2016, p.48.) Pour moi aussi, il y a un lien entre la

confiance que l'on peut acquérir en ses mains, en ses gestes, et la confiance en soi, c'est-à-dire entre la main et le cerveau.

Pour enseigner une confiance, ou juste enseigner des gestes liés au bricolage, des opérations, il faut réussir à les présenter dans un contexte adéquat, avec les bons mots, les bonnes manières, pour espérer qu'elles soient comprises et reproduites par les participantes dans d'autres contextes. C'est pourquoi mes réflexions ont abouti à la notion d'habileté, qui m'a semblé la plus à même de définir ce type de savoir de situation : savoir quoi faire au bon moment, faire les bons gestes et savoir se servir des outils. Comment, moi, j'ai acquis ces gestes, cette habileté ? La réponse est floue : pendant de longues années, et s'en m'en rendre compte. Si, pendant ces années, je suis devenue plus précise, plus efficace, en utilisant un nombre de plus en plus grand d'outils, il a bien fallu que je commence. Quelle était la « grammaire de base », à partir de laquelle j'ai élaboré, petit à petit, de nouvelles compétences, une confiance, des techniques ? Au cours de mes lectures, j'ai réfléchi à l'acquisition des habiletés, à l'intériorisation des techniques, puis à leurs modes de transmission, c'est-à-dire ce qui se joue formellement lors de ces ateliers d'initiation au bricolage. Comment transmettre des années d'expérimentations, de ressentis physiques, de compréhension par les faits ?

J'ai commencé à enseigner des gestes en les montrant et en les faisant reproduire. Leplat et Pailhous (1981) disent que « la transmission des techniques peut se faire de manière orale avec accompagnement de gestes : c'est le premier type de transmission observée qui reste encore très en usage dans tous les milieux, y compris le milieu du travail » (p.277). C'est en effet la méthode utilisée pour initier les participantes au bricolage. Ensuite, elles sont encouragées à utiliser seules les outils, sous le regard bienveillant des autres participantes et de moi-même. Pour ces auteurs, techniques et habiletés sont liées, et leur analyse est valable pour le bricolage : « L'habileté génère [...] les actions efficaces pour une classe de problèmes donnés » (p.281). Le « cerveau » dont Gnaba parle aussi : on sait, on a la connaissance, on est efficace. Richard Senett, cité par Mille et Petit (2014), montre aussi « que l'acquisition de compétences manuelles spécialisées à travers la répétition des mêmes gestes fait émerger des formes de compréhension mentale. » (p.50.) D'autres auteurs ou autrices parlent de l'intelligence des mains, comme pour réhabiliter le travail manuel, qui est souvent opposé au travail intellectuel et dévalorisé.

Dans leur article *La vie du geste technique* (2014), les deux autrices, historiennes des techniques, racontent comment les gestes techniques sont autant de « combines » difficilement explicables, mais toujours liées à un contexte social, des connaissances techniques et scientifiques à chaque période, et même à des métiers et leur structuration. Leur agencement et les personnes qui pratiquent ces gestes sont tout aussi importantes à connaître, pour comprendre la vie propre du geste et son évolution. J'ai aimé qu'elles aussi, sans la nommer, parlent de construction sociale. Mille et Petit parlent même de « reconstruction » : « Le geste technique est pluriel : composé, décomposé, traduit, transcrit mais toujours reconstruit. » (*La vie du geste technique*, 2014, p.54.) Lors de cet atelier de bricolage, chaque geste revêtait un caractère particulier en fonction des femmes qui composaient les groupes d'atelier. De même, chaque femme reconstruisait le geste

appris. Le groupe suivi pour mon terrain avait un attrait particulier pour la perceuse, qui est devenu le symbole du bricolage, pour elles. J'ai sauté quelques étapes d'apprentissage pour vite en arriver aux trous dans le mur. Pour chacune, percer le mur était un mélange de règles de sécurité, de force, de réflexion, de positionnement, de préparation mentale, et pour chacune à des parts variables. Chaque participante a intégré les éléments qu'elle comprenait et qui l'intéressaient pour s'approprier ce geste.

#### 4.3.2 Transmission à un groupe

L'atelier d'initiation au bricolage est un « espace-temps » auquel les participantes s'inscrivent volontairement, qui se situe dans un type de pédagogie basé sur la conviction que des petits gestes peuvent favoriser l'émancipation. Pendant les deux heures hebdomadaires, le groupe expérimente la capacité de chaque participante, apprend grâce à des exemples concrets, fait des essais. Ce sont de petites choses, une succession de petites actions et d'interactions. Le 21 décembre 2018, lors du bilan du trimestre, une participante a clairement dit que d'avoir fait des trous dans le mur ici, ensemble, lui a permis de le faire ensuite chez elle sans avoir à demander à son mari. On peut le voir comme une « petite chose », juste des petits trous, ou comme une plus grande : l'émancipation d'une femme de son mari. Quelles conséquences auront eu ce geste sur leur relation conjugale ? Il n'y a sûrement pas une réponse unique, mais un ensemble de petits déplacements sur la question de la dépendance et de l'autonomie.

L'exemple du tiroir illustre également cette pédagogie. Une participante avait amené un tiroir dont le fond tombait. Avec le groupe, nous avons réfléchi aux différentes façons de le restaurer et le renforcer. Avec la propriétaire du tiroir, une méthode a été choisie. Puis chaque étape a été réfléchie avec le groupe, et la réalisation a été commune également. Des planches de bois, sur l'établi, ont permis de reproduire certains gestes comme s'il s'était agi du tiroir, pour permettre à chacune de s'exercer. La semaine suivante, deux autres participantes ont dit avoir réparé chacune un tiroir, avec d'autres méthodes. C'était début 2018, et je commençais à voir les conséquences positives de cette façon de faire. Et lors de l'entretien, Kamila m'a dit qu'elle avait aussi utilisé cette méthode pour réparer un meuble, mais pas un tiroir. C'était ce que j'espérais, qu'on puisse apprendre des gestes dans un contexte, pour en voir pratiquement la réalisation, et qu'ils puissent être réutilisés, adaptés en fonction des besoins. La transmission a eu lieu.

La transmission des gestes et habiletés liés au bricolage est assez mystérieuse pour moi, mais cet exemple m'a donné une leçon. C'est dans le groupe qu'elle s'expérimente, car cela permet de démultiplier les façons de comprendre la situation, donc les façons de résoudre les problèmes. Il y a autant de bricolages possibles que de situations, avec des matériaux, des assemblages, des outils qui peuvent être très différents d'une situation à l'autre. Et pourtant, il y a bien une habileté, une façon de réfléchir aux problèmes et de les résoudre qui peut être commune à plusieurs situations.

De même, les questions posées par l'une des participantes peuvent aider à résoudre les questions des autres. Si l'une pose une question, la réponse peut être utile aux autres ; mais c'est par les questions et propositions de toutes que chacune apprend une multiplicité de réponses possibles. Le groupe permet de faire circuler des idées, de les densifier. En bricolage, il y a rarement une seule façon de faire, qui serait la « bonne réponse ». Au contraire, on s'adapte aux matériaux et outils disponibles, par exemple, pour apporter la meilleure réponse possible en fonction du contexte. C'est pourquoi un apprentissage collectif est tellement utile.

Kamila a apprécié d'apprendre à plusieurs : « Je crois quand vous êtes nombreux, ce que chacun apporte, c'est l'expérience, soit bonne, soit mauvaise, mais c'est aussi des questions. Et, euh, plusieurs personnes ont demandé une question que quelqu'un d'autre a dit : « Ah j'ai aussi ce problème. » Ou peut-être quelqu'un a pu répondre, « moi j'ai essayé comme ça, ça a pas marché ». Et puis, alors ça aussi c'est utile, on s'aide entre nous. » Fred le dit également : « C'est intéressant qu'il y ait des gens avec les mêmes questions, tu découvres, t'es moins ignorante. » Kamila me soumet qu'au niveau pédagogique, pour élaborer les contenus des ateliers, c'est utile de savoir ce qui a posé problème aux participantes, pour y apporter une réponse, pour en parler. De même pour Eline, lors du bilan du 18 juin 2018 : « Il y a des freins, on s'arrête au premier obstacle. « Tu nous dis « dépassez ça, pressez, poussez... » C'est ça ! L'autonomie... (...) Si j'avais pas été dans ce cours, je l'aurais pas fait... Grâce à ce que tu dis, ou ce que les autres du groupe disent. » Les autres participantes sont aussi importantes pour elle que la professeure. C'est dans le groupe, dans ce contexte d'apprentissage qu'un dépassement est possible.

Transmettre des connaissances en bricolage, dont il n'existe pas de formation professionnelle ni de formalisation des savoirs, c'est contribuer à la démystification par le partage des informations, des connaissances et des expériences. Transmettre permet une réappropriation de savoir-faire. Transmettre à un groupe rend manifeste que ces connaissances devraient appartenir à toutes et tous, sans appartenir ni au groupe des hommes exclusivement, ni à des personnes en particulier. Dans un groupe de femmes, partager des connaissances et développer des habiletés contribue à l'émancipation de chacune.

#### 4.3.3 Partager en confiance

Chaque semaine, toutes les participantes peuvent contribuer à l'élaboration du contenu de l'atelier, en racontant ou en montrant une expérience passée en bricolage, qui a été une réussite ou un échec. Chacune a des ressources différentes pour répondre à telle ou telle question. S'appuyer sur le groupe, en tant que professeure, permet d'amoindrir la différence de statut d'avec les participantes. Nous sommes des genevoises avec des réseaux différents, des types de connaissances différents, et la mise en commun nous fait exercer une forme d'intelligence collective qui permet à toutes d'apprendre. Mes connaissances en bricolage sont aussi importantes que la connaissance du tissu associatif, ou des bonnes adresses de serrurier·e·s, ou la générosité de raconter une expérience malheureuse en bricolage, par exemple. Pour rendre

visible cette volonté de partage, je m'appuie le plus possible sur les participantes qui ont déjà des compétences ou des expériences passées dans le domaine, en fonction du sujet qu'on aborde, ou sur des celles qui se sont réinscrites une deuxième fois. En effet, pour assurer leurs gestes, pour avoir vraiment confiance en elles, certaines participantes se réinscrivent, comme la tradition aux Créatelières le permet. Grâce à cela, je sais ce qu'elles ont réussi à faire le trimestre précédent, et peux leur demander de montrer ou d'expliquer un geste de bricolage aux nouvelles venues.

L'ambiance est une idée qui revient souvent dans les éléments pour parler de la confiance partagée lors de leur initiation au bricolage. Le 21 juin, lorsque Judith réfléchissait à ce qui lui paraissait essentiel dans cet atelier, elle cita « l'ambiance, la façon dont tu présentes les choses. Il y a une sorte de sérénité, on peut faire des essais, il n'y a pas de jugement. » Il y a la façon dont je présente les choses, en tant que professeure, qui se veut bienveillante et non-jugeante, mais aussi comment le groupe réagit aux essais et erreurs des unes et des autres : également sans jugement. Le groupe devient un lieu de confiance partagée et de coopération. Kamila aussi le relève. Elle dit qu'« en parlant des choses qu'on avait fait, on avait pas le sentiment d'être un peu stupide, un peu idiot, de... ça aussi c'était agréable. » Kamila rend honneur à l'organisation des lieux : le matin, avant de nous rendre à la salle de bricolage, nous nous retrouvions pour boire un café ou un thé, prendre des nouvelles des unes et des autres, et attendre les retardataires. Certaines en profitaient pour poser des questions sur des bricolages à la maison, souvent. Kamila dit que « l'ambiance très chaleureuse, très conviviale » était due au « cercle, la table en cercle, comme ça tout le monde se voyait, et y'avait pas de gêne de parler, et ça c'est important. »

#### 4.3.4 Progresser ensemble

Pour apprendre, on a partagé des connaissances et des questions. Il y a eu aussi un phénomène de comparaison entre participantes. Par exemple, Lou se disait « Ok, ouais, c'est possible, ouais, je peux le faire. Les femmes qui sont avec moi dans ce cours peuvent le faire, moi aussi j'en suis capable. » Des femmes avec des âges différents, des aptitudes physiques parfois limitées deviennent une ressource dans un groupe, car en s'observant, les participantes améliorent leurs propres capacités. « Donc se dire que, heu, « tout est possible » c'est un peu exagéré, mais, oui, enfin, si, tout est possible. » On a vu pour chacune des façons de contourner leurs problèmes physiques, ou leurs inquiétudes, et même si « tout » n'a pas été possible, c'est ce que Lou retient. Beaucoup plus que ce qu'elle croyait, en tous cas.

Si les participantes pouvaient se comparer, c'est qu'elles s'observaient. Par exemple, Kamila parle d'une participante qui « disait tout le temps, elle osait pas, elle avait pas confiance, mais à la fin, elle avait. » Nous avons observé et accompagné, en tant que groupe, les progrès d'Emilia face à la peur de se tromper, de casser, de se faire mal. Elle a réussi, parfois avec l'encouragement du groupe entier, à se servir d'outils, malgré une peur tenace. Au moment du bilan, en juin 2018, Emilia avait dit : « Je me sens plus à l'aise quand le groupe est là, ou en

sous-groupes, mais ici, pas à l'extérieur. » Le groupe permettait d'avoir confiance, et cette participante a pu expérimenter le dépassement de ses peurs. Même si hors du groupe la confiance diminuait, cette expérience a constitué une étape sur le chemin d'Emilia.

Bricoler ensemble permet aussi de pratiquer le français en faisant des choses ensemble. Il y a toujours eu une ou deux participantes chaque trimestre qui ne parlaient pas le français couramment, car les Créatelières ont noué des partenariats avec des associations de femmes dès le début autour de cet atelier, notamment des associations qui œuvrent à l'intégration des femmes étrangères. J'avais noté cet échange, le 7 décembre 2018 : Bhavani, parlant plusieurs langues, et dont le français n'est pas la langue maternelle, avait dit qu'elle ne comprenait que 80 % de ce que je disais. Marielle, francophone de langue maternelle, lui avait dit, amusée : « Tu sais, moi aussi. » Bricoler demande de développer son vocabulaire par un vocabulaire spécifique. Oyona a dit lors de l'entretien que de parler le français avec d'autres, de pratiquer la langue lui avait permis de développer sa compréhension orale. Du « blobbloblo » qu'elle entendait au départ, à la fin du trimestre, il y a eu une amélioration. La compréhension orale allant de pair avec la confiance pour utiliser les outils et donner son avis. À la fin du trimestre, Oyona, qui était restée un peu en retrait car elle ne comprenait pas toujours les consignes ou ce que je disais, s'est lancée, seule, dans un bricolage qui a montré qu'un cap avait été passé. Nous avons réparé une chaise en bois pour enfants. Elle l'a entièrement poncée puis repeinte, sans se décourager malgré les imprévus. Elle nous avait dit, en emportant la chaise chez elle, sa fierté d'être allée au bout de son idée.

#### 4.4 Meilleure vie

Pour finir, je voudrais revenir sur une idée qui m'est apparue lorsque que je souhaitais donner un tour utilitaire à l'apprentissage de gestes du bricolage. Le bricolage permet d'agir sur « la matière », de transformer son environnement, c'est vrai. Et il peut permettre aux femmes de s'émanciper de la dépendance aux hommes en utilisant elles-mêmes les outils. Mais le bricolage rend aussi possible l'amélioration de la vie. Améliorer, c'est bien autre chose que la « nécessité », c'est du confort en plus, de la qualité. L'émancipation, ce n'est pas qu'une lutte, une bataille pour se débrouiller seule et tenir la tête hors de l'eau face à des problèmes matériels de bricolage, c'est aussi gagner en qualité de vie.

C'est Lou qui amène cette idée, lorsqu'elle fait le point des changements dans son quotidien, depuis qu'elle bricole : « Il y a la logique, j'ai envie de dire, d'encore plus dire : *« Je vais trouver une solution »*. C'est : *« Ah OK. OK ben ça, c'est pété, est-ce que je peux faire quelque chose ? Qu'est-ce que je peux faire ? »* Essayer de trouver une solution et de l'améliorer, comme la poubelle, plutôt que de me dire : *« Merde c'est pété »*, et de soûler tous les gens à cause de ma poubelle (rires). Ouais, voilà. Peut-être plus, peut-être dans la manière de penser, plus constructive, ça serait peut-être ça le mot-clef, plus constructif. Et toujours cette envie

d'améliorer les choses. Quand y'a un truc, voilà, qu'est-ce que je pourrais faire pour l'améliorer. »

Les femmes ont leurs pages à écrire dans cette histoire. Quel usage elles font des outils, quels gestes elles gardent et adaptent ? Qu'est-ce qui leur convient ? On invente des façons de faire, des réponses de bricoleuses, pour parvenir à nos fins. Lou pense que ce qui est essentiel, c'est d'« être débrouillarde et faire avec ce qu'on a. « *OK ça fonctionne pas ? On fait autrement !* » Être très créatif, on a des solutions pour tout. » (21 juin 2019) Les Créateliens, c'est un cadre idéal pour cela, car la créativité y est élevée au rang de priorité, alors qu'elle est considérée comme un surplus négligeable ailleurs. La créativité, comme l'émancipation, concerne plusieurs niveaux d'action : individuel et collectif, intellectuel et manuel, la pensée et l'action. Le bricolage rend possible autant de fabriquer de belles choses pour le plaisir que d'effectuer des réparations nécessaires.

Et l'atelier a été le cadre de belles rencontres. Kamila, qui a participé à deux trimestres, en témoigne : « Et c'est aussi sympa, on peut faire les connaissances, on peut faire les amitiés, comme cette dame qui nous a donné le kéfir. Le mien, il marche encore. » De même, Alessandrina et Judith qui, remplissant chacune un bulletin d'adhésion à l'association des Créateliens, se sont rendu compte qu'elles étaient voisines. Échange de numéros de téléphone, rendez-vous pour un café. Alessandrina : « *Fantastique ! Ça fait du bien au moral !* Ou Eline, qui a été aider Fred chez elle pour l'aider à fixer son arbre à chat. Cette solidarité, d'après moi, contribue à une amélioration de la vie et à l'idée de l'émancipation que j'ai développée succinctement dans cette dernière partie, et qui fait écho à la question du troisième chapitre « Pourquoi bricoler ? Qu'est-ce qui nous anime ? »

## 5 – Nous viendrons à bout de ce mur, avec l’outillage nécessaire

Pour concevoir et animer un atelier d’initiation au bricolage, j’ai commencé par réfléchir aux questions d’apprentissage et de transmission de gestes techniques utiles au bricolage. L’acquisition de ces compétences permettent de réparer et transformer des objets et sa maison. Des éléments de contexte restaient flous : l’atelier était collectif, entre femmes et gratuit. Il était issu de pratiques militantes non questionnées, des « évidences », renforcées par les valeurs défendues par l’animation socioculturelle : solidarité, tolérance, respect. C’est pourquoi j’ai creusé cette question, qui m’a permis d’aller plus loin : « Outre l’apprentissage de gestes techniques, qui peuvent rendre plus autonomes les personnes qui pratiquent le bricolage, qu’est-ce qu’apporte cette pratique, lorsqu’elle est découverte en groupe et entre femmes, en terme d’émancipation individuelle et collective ? »

Le premier apport du bricolage est justement l’autonomie. En l’occurrence, pour les femmes, une indépendance financière et la possibilité de se débrouiller sans demander l’aide des hommes. Les discriminations de sexe sont ancrées dans nos sociétés capitalistes, et le groupe des femmes est dépendant du groupe des hommes. Les inégalités entre hommes et femmes ont une base matérielle, avec des moyens, des lieux et des instruments, comme les outils par exemple. Les outils, la force physique et les gestes techniques sont différents dans chaque société, ils sont le produit des rapports humains, de la société où ils sont produits. Pour apprendre à bricoler seule, en plus d’avoir des compétences techniques, il est utile d’être outillée sur un plan théorique, pour nous aider à comprendre dans quels rapports sociaux nous sommes pris·e·s. Apprendre à bricoler, c’est se donner les moyens de s’autonomiser et s’émanciper de notre rôle social.

Le second apport, c’est le plaisir ressenti lorsqu’on arrive à faire les choses par soi-même. Apprendre à bricoler, c’est agir sur la matière, en développant sa créativité et prenant soin de son environnement et de l’environnement., selon son goût Ce plaisir est lié aux conditions de l’apprentissage. Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles des femmes souhaitent apprendre à bricoler, et elles peuvent le faire grâce à des livres, internet ou des ateliers organisés par des supermarchés de bricolage. Pour certaines, cela suffit. Mais pour d’autres, le plaisir de faire soi-même est renforcé par les relations au sein d’un groupe dans lequel on partage les questions, les conseils et la fierté, sans peur du jugement. La solidarité favorise l’autonomie et l’indépendance, car elle soutient l’incursion des femmes dans ce « monde masculin ». Pour les hommes, le bricolage est souvent un plaisir solitaire ; entre femmes, dans ce contexte d’atelier d’initiation, les relations humaines contribuent au plaisir de bricoler.

Le troisième apport, c’est de démystifier le bricolage. Les quelques heures passées ensemble lors de l’atelier d’initiation ont revêtu un caractère de révélation : bricoler, en fait, ce n’est pas sorcier ! Alors, comment se fait-il que les personnes qui bricolent disent que ce n’est pas si difficile, mais que la croyance que c’est difficile persiste ? Le mensonge est perpétué avec les inégalités structurelles, il sert à laisser le monde tel qu’il est, et les femmes dépendantes des

hommes. Une fois le constat dressé, que faire pour éliminer ces inégalités ? Dire la vérité, se donner les moyens d'apprendre, partager autour de la pratique du bricolage.

Je voulais savoir si le bricolage permet aux femmes de s'émanciper. Il y contribue sûrement. Il y aurait encore beaucoup à dire sur la transmission des gestes techniques, au niveau pédagogique, ou les lieux permettant d'apprendre ces gestes par l'expérience. De quels moyens nous dotons-nous pour multiplier les occasions d'apprendre ? Comment réapprendre à bricoler dans les classes, à l'école, dans les familles ? En tant que femmes, nous devons nous faire confiance pour l'avenir.

## Bibliographie

- Achin, C. & Naudier, D. (2013). L'agency en contexte : réflexions sur les processus d'émancipation des femmes dans la décennie 1970 en France, *Cahiers du genre*, 55, 109-130.
- Argoud, D., Becquemin, M., Cossée, C. & Oller, A.-C. (Dir.) (2017). *Les nouvelles figures de l'usager : De la domination à l'émancipation ?* Rennes : Presses de l'EHESP.
- Barbier R., (1996), *La recherche-action*, Paris : Anthropos.
- Bentouhami, H., Chassain, A., Couffignal, G., Fourton, C., Le Meur, C., Lenormand, M., Simonin, D. & Trégan, M. (2013). L'éducation au prisme de l'émancipation, *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 25. Récupéré le 24.04.2018 de <http://journals.openedition.org/traces/5866>
- Bonvin, J.-M., Gobet, P., Rossini, S. & Widmer, F. (2012). Les « capacités » au cœur de l'action publique, *Revue d'information sociale REISO.org*. Récupéré le 01.01.2020 de <https://www.reiso.org/document/87>
- Caillé, A., Chaniel, P. & Tarragoni, F. (2016). S'émanciper, oui, mais de quoi ?, *Revue du MAUSS*, 48, 2.
- Cardon, P., Kergoat, D. & Pfefferkorn, R. (2009) *Chemins de l'émancipation et rapports sociaux de sexe*. Paris : La Dispute.
- Charte cantonale des centres de loisirs, centres de rencontres, maisons de quartier, jardins Robinson et terrains d'aventures du canton de Genève 1993-2013*. Récupéré le 09.01.2019 de <https://www.fclr.ch/charte-cantonale/>
- Crawford, M. B. (2016). *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*. Paris : La Découverte.
- Duru-Bellat, M. (1990). *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris : L'Harmattan.
- Devreux, A.-M. (2005). Des hommes dans la famille. Catégories de pensée et pratiques réelle, *Actuel Marx*, 1(37). Récupéré le 04.01.2020 de [https://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=AMX&ID\\_NUMPUBLIE=AMX\\_037&ID\\_ARTICLE=AMX\\_037\\_0055](https://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=AMX&ID_NUMPUBLIE=AMX_037&ID_ARTICLE=AMX_037_0055)
- Falquet, J. (2016). Entretien avec Jules Falquet : Matérialisme féministe, crise du travail salarié et imbrication des rapports sociaux, *Cahiers du GRM*, 10, mis en ligne le 07.12.2016. Récupéré le 19.04.2019 de <http://journals.openedition.org/grm/839>
- Galerand, E. & Kergoat, D. (2014). Les apports de la sociologie du genre à la critique du travail, *La nouvelle revue du travail*. Récupéré le 07.10.2019 de <http://journals.openedition.org/nrt/1533>

- Gallioz, S. (2006). Force physique et féminisation des métiers du bâtiment, *Travail, genre et société*, 2(16), 97-114.
- Gallioz, S. (2007). La féminisation des entreprises du bâtiment : le jeu paradoxal des stéréotypes de sexe, *Sociologies pratiques*, 1(14), 31-44.
- Gillet, J.-C. (1995). *Animation et animateurs. Le sens de l'action*. Paris : l'Harmattan.
- Ghasarian, C. (2001). *Tensions et résistances, une ethnographie de chantiers en France*, Paris : Octares.
- Gnaba, A. (2016). *Bricole-moi un mouton. Le voyage d'un anthropologue au pays des bricoleurs*. Paris : L'Harmattan.
- Guillaumin, C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*. Paris : Côté-femmes
- Kergoat, D. (2000). *Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe*, in Hirata, H., Laborit, F., Le Doaré, H. & Senotier, D. (sous coord), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 33-54 (extraits) in Bisilliat, Jeanne, et Christine Verschuur. *Genre et économie : un premier éclairage*. Genève : Graduate Institute Publications, 2001.
- Leplat, J. & Pailhous, J. (1981). L'acquisition des habiletés mentales : la place des techniques. *Le travail humain*, 44.
- Le Thomas, C. (2013). Travaux manuels domestiques et pratiques ordinaires de création : dépasser les différences de genre par l'expression artistique ? *Genre et Techniques*, Presses universitaires de Rennes, 239-252. Récupéré le 01.10.2016 de <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00872733>
- Marx, K. (1993). *Le Capital. Critique de l'économie politique*, 1. Paris : PUF.
- Mead, M. (1966). *L'un et l'autre sexe*. Paris : Denoël/Gonthier.
- Meillassoux, C. (1975). *Femmes, greniers et capitaux*. Paris : Maspero.
- Mille, M. & Petit, J. (2014). La vie du geste technique. Approche pluridisciplinaire, *e-Phaïstos*, 3(1). Récupéré le 04.12.2018 de <http://journals.openedition.org/ephaistos/573>
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain, *Enquête*. Récupéré le 30.04.2019 de <http://journals.openedition.org/enquete/263>
- Opitz, C. (1990). *Contraintes et libertés (1250-1500)*, in Duby, G. & Perrot, M. (2002), *Histoire des femmes en Occident*, 2, 343-418. Paris : Plon.
- Ouvrier-Bonnaz, R. (2014). La libération de la main d'André Leroi-Gourhan. *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé*, 16(3). Récupéré le 28.05.2018 de <http://journals.openedition.org/pistes/3629>

Racine, G. (2000). *La production de savoirs d'expérience chez les intervenants sociaux : le rapport entre l'expérience individuelle et collective*. Paris : L'Harmattan.

Rancière, J. (2004). *Le maître ignorant*. Paris : 10/18.

Sigaut, F. (2008). *Gestes et apprentissage*, texte inédit, 11 mars 2018, disponible à l'adresse <http://francois.sigaut.com/index.php/inédits/52-articles-inédits/487-2008-05>, cité dans Mille et Petit (2014).

Tabet, P. (1979). Les Mains, les outils, les armes. *L'Homme*, 19(3-4), 5-61. Récupéré le 10.05.2018 de [https://www.persee.fr/doc/hom\\_0439-4216\\_1979\\_num\\_19\\_3\\_367998](https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1979_num_19_3_367998)

Tabet, P. (2004). *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris : L'Harmattan.

## Annexe 1 – Flyer du premier atelier (2017)

association  
**les créa  
teliers**  
centre de rencontres  
et d'expression créatrice

# Atelier La boîte à outils

**Initiation au bricolage entre femmes**

**Le lundi du 24 avril au 19 juin 2017  
de 13h30 à 15h30**

**Gratuit - places limitées**

**Sur inscription**

Une participation régulière est attendue

**Intervenante : Alice Créte**



Dans notre éducation, les femmes sont rarement encouragées à se servir d'outils, à construire et à réparer. Entre femmes, nous pourrions nous entre-aider pour acquérir de nouvelles compétences.

Nous partirons de nos situations concrètes (questions, projets, problèmes) et nous apprendrons ensemble à nous servir d'outils courants, à bricoler dans différents domaines : menuiserie, électricité, plomberie, petite maçonnerie...

Rue du Léman 14 - 1201 Genève - Tél 022 732 31 11 - [cr.createliers@fase.ch](mailto:cr.createliers@fase.ch)

## Annexe 2 – Rapport d'activité de la FASe 2018

### DES OUTILS POUR L'AUTONOMIE DES FEMMES

L'Association les Créateurs est installée dans le quartier des Pâquis depuis 27 ans. Elle s'inscrit dans la vie du quartier en proposant des animations ouvertes à tous favorisant la rencontre, l'échange et l'intégration au moyen de l'expression créatrice.

En 2016, Alice Crété, professeure de l'atelier « bois » enfants aux Créateurs, bricoleuse et sensible à la question de l'autonomie des femmes, propose au comité et à l'équipe d'animation l'ouverture d'un atelier de bricolage à leur intention. Cette proposition rejoint les réflexions en cours autour des femmes, tant isolées que précarisées, vivant dans le quartier.

Le projet « La Boîte à Outils » est ainsi initié et soumis à la commission du Fonds FACS – Fonds d'appui à la mise en œuvre de la politique de cohésion sociale en milieu urbain. La FASe répond favorablement en allouant la subvention nécessaire au démarrage en septembre 2017.

Les ateliers s'adressent à toutes les femmes avec pour intention première de les initier au bricolage en toute confiance en leur apprenant les quatre gestes de base : clouer, scier, percer et visser. La seconde intention est de permettre aux participantes d'améliorer leur confiance et leur estime de soi ainsi que de tisser des liens avec d'autres personnes pour sortir de l'isolement. La gratuité est pensée comme une nécessité pour rendre l'atelier accessible à toutes.

#### PREMIÈRE ANNÉE : EXPÉRIMENTATION

Après une période d'essai de trois mois, d'avril à juin 2017, financée par l'association, afin de vérifier l'adéquation du projet à son environnement, l'atelier « La Boîte à Outils » démarre en septembre 2017, avec huit participantes différentes par trimestre.

Les objectifs visés sont multiples : rencontrer d'autres femmes dans un cadre chaleureux, vivre des expériences de partage et de collaboration, être capable de réparer des objets de la vie courante. Les participantes apprennent, échangent des compétences, s'entraident sans jugement. Les séances sont basées sur les problèmes et questions des participantes et des solutions sont trouvées par la pratique.

Le moment où l'on perce un mur est toujours très émouvant. Pour la plupart, c'est leur première fois. On essaie, on regarde les autres, on se trompe, on rit aussi. « Alors, c'est ça percer un mur, ce n'est pas difficile en fait ! »

#### DEUXIÈME ANNÉE : AMÉLIORATIONS

En septembre 2018, il y a déjà une petite communauté de bricoleuses. On prend la mesure de l'importance du groupe dans le processus d'apprentissage. Il y a une bienveillance entre elles, on prend des nouvelles, on se montre des photos de bricolages entrepris à la maison. C'est ensemble qu'on devient plus fortes, plus expertes. Pour les femmes non francophones, il faut développer des techniques pour communiquer : gestes, fiches techniques imagées, glossaire multilingue...

#### TROISIÈME ANNÉE : PÉRENNISATION

Plusieurs femmes sont en liste d'attente pour les prochaines sessions et nos partenaires (Centre d'action sociale des Pâquis, la Maison de l'Ancre, AVVEC (Aide aux Victimes de Violences en Couple), Cité Seniors, etc.), constatant les bénéfices que les participantes retirent de cette expérience, dirigent vers nous d'autres candidates qui répondent à des difficultés semblables.

Aujourd'hui, la question est de voir le projet financé une dernière année par la commission du Fonds FACS puis de travailler à la pérennisation de cet atelier qui apporte un tel mieux-être à ces femmes.

Ce projet est soutenu par le **Fonds d'appui à la mise en œuvre de la politique de cohésion sociale en milieu urbain (Fonds FACS)** de la FASe.

30 projets ont été appuyés depuis 2014 pour plus d'un million de francs. Neuf actions étaient en cours en 2018.

## Annexe 3 – Lettre aux participantes



Aux participantes de l'Atelier Boîte à outils,

Genève, le .....

Chères participantes,

Nous sommes heureux et heureuses de vous accueillir à l'Atelier Boîte à outils.

Pour qu'il réponde le mieux possible à vos attentes, nous vous proposons lors du premier cours de discuter pour savoir ce que vous voulez faire précisément.

Nous construirons l'atelier sur la base de vos besoins.

Pour cela, nous vous demandons un certain engagement personnel :

- réfléchir à ce que vous voulez faire, apprendre et essayer;
- vous rappeler des expériences, bonnes ou mauvaises, concernant des situations de bricolage;
- amener quelques outils ou équipements de protection, si vous en avez.

Nous vous proposerons des explications théoriques, des exercices pratiques et un temps de parole avec un suivi d'une semaine sur l'autre.

Nous vous attendons pour notre premier atelier le 14 septembre 2018.

Au programme, accueil, présentations et découverte des principaux outils des bricoleuses!

Nous vous souhaitons une belle rentrée,

Cordialement,

Alice Créte  
Professeure de l'atelier Boîte à outils

**Pour rappel, voici les dates de l'atelier**

..... / ..... / .....  
**De 09h à 11h**

## Annexe 4 – Questionnaire terrain

### Individuel

- 1.1 - Est-ce que tu penses que, petite fille ou jeune fille, on t'a initiée au bricolage ?
- 1.2 - Et à l'âge adulte, qu'est-ce qui peut y encourager ?
  
- 2 - Avais-tu dans ton entourage des femmes qui bricolaient ? En as-tu aujourd'hui ?
  
- 3.1 - Est-ce que tu as senti qu'il fallait que tu passes par-dessus quelque chose pour venir apprendre à bricoler ?
- 3.2 - Si oui, quoi ? Si non, qu'est-ce qui a fait que c'était facile ?
  
- 4 - Comment parles-tu de tes nouvelles compétences autour de toi, si tu en parles ?

### Collectif

- 5 - Quelles images te viennent lorsque tu penses à un groupe de femmes qui bricole avec des outils ?
  
- 6 - Est-ce que tu as l'impression de faire quelque chose d'interdit en bricolant, ou de tout à fait normal ?
  
- 7 - A quoi ça sert de bricoler ?
  
- 8 - Apprendre à plusieurs : qu'est-ce que ça t'a apporté ? Qu'est-ce que pourrait apporter un cours particulier ?
  
- 9 – Est-ce que ça a changé ta façon de voir le monde ? (ton environnement)

### 10 - Présentation

- âge
- csp
- origine
- type d'habitat

## Annexe 5 – Extrait du bilan pour le financement par le fonds FACS

Pré-bilan FACS – 22.11.2017 (Extrait)

### **Comment je conçois le déroulement de l'atelier :**

*4 gestes : clouer, scier, percer, visser*

Les manuels de bricolage regorgent d'exemples et de domaines d'application du bricolage. J'ai développé une sorte d'apprentissage par gestes, qui sont complémentaires et constituent, d'après moi, la base du bricolage. Ces gestes sont utiles dans plusieurs domaines.

**Clouer** : cela me permet de voir la dextérité des participantes pour adapter le contenu de l'atelier, et à elles d'éprouver leur force, leur puissance d'agir. Savoir clouer droit sans se taper sur les doigts donne confiance pour continuer, et peut devenir de plus en plus précis. Le corps est vu comme un allié, qu'il faut utiliser globalement.

**Scier** : cela me permet de parler des 3 dimensions, d'avoir une vision dans l'espace (la lame de la scie est un plan qui coupe un autre plan). Il faut de la douceur et de la confiance aussi pour scier sans se faire mal, vite, droit. On parle à ce moment-là de l'espace de travail, du positionnement du corps.

**Percer** : le geste préféré, car on introduit les machines pour percer le bois, et surtout les murs. On parle de quincaillerie, et cela devient plus concret pour les participantes. Il y avait de nombreux projets d'étagères abandonnés faute de connaissances ou de confiance en soi qui réapparaissent. On peut associer les différents gestes et construire, réparer. On apprend aussi la solidarité : il ne faut pas percer un trou dans un mur sur un escabeau si on est seule à la maison.

**Visser** : les finitions, la dernière étape pour une bricoleuse complète. Visser, c'est aussi pré-percer, choisir la bonne façon pour assembler deux pièces, assembler différents matériaux, comme le bois, le plastique et le métal. Pour visser correctement deux pièces ensemble, il faut avoir une vision globale de son chantier, une idée des forces (on révise la théorie abordée au cours des ateliers : levier, charge, forces), et une perception correcte de son corps et ses possibilités (axe, force, maîtrise).

En accomplissant ces 4 gestes, si on les associe, on expérimente dans le corps des mouvements, on voit des résultats. D'après moi, on peut ensuite aborder d'autres types de gestes et bricolages et étant plus assuré·e et confiant·e.

AC-nov2017